

**UN HOMME DANS LA TOUR**

**En vente à l'une des adresses suivantes :**

**France : Ligue pour lo lecture de la Bible, 15, avenue Foch, Guebwiller (68).**

**Suisse : Ligue pour la lecture da la Bible, 90, route de Berne, 1010 Lausanne.**

**Belgique : Ligue pour la ’ec- ture de la Bible, 255, Kievit- laan, Vilvorde.**

**Côte d'ivoire : Ligue pour la lecture de la Bible, B.P. 8050, Abidjan.**

**Congo : Ligue pour la lecture ue la Bible, B.P. 4242, Kinshasa 2.**

**UN HOMME DANS LA TOUR**

**ANDRÉ ADOUL**

**LIGUE POUR LA LECTURE DE LA BIBLE
GUEBWILLER - VILVORDE - LAUSANNE - ABIDJAN**

LES « OUMBRAS »

* Les voilà !

Le vieux grand-père Adolphe, qui depuis une heure fouille du regard le fond de la vallée, vient en effet d’apercevoir une auto qui avance lentement. Qu’elle a de la peine à grimper la petite route en lacets conduisant aux « Oumbras » !

Francine, affairée, s’arrête et tend l’oreille.

* C’est vrai ! J’entends le moteur... J’aurai tout juste le temps de finir.

Depuis hier, c’est un branle-bas général à la ferme. Francine lave, balaie et astique sans prendre le temps de souffler une seconde. Pensez donc ! On a loué pour tout l’été à des gens de Paris, et cette perspective tourne un peu la tête à ces deux campagnards habitués à vivre seuls.

C’est du reste la première fois qu’on loue à « des étrangers ». Grand-père se fait vieux et la vie est rude à la ferme. Aussi faut-il se faire un peu d’argent quand l’occasion s’en présente.

La jeune fille a préparé deux chambres au premier étage; deux pièces face au midi, les plus belles de la maison. Il n’y a pas de luxe, bien sûr ! Les pavés sont vieux et irréguliers, les meubles sentent le siècle passé... mais tout est propre et accueillant. H faut dire que Francine a passé partout, car elle tient à « honorer son monde ». Le papier est tout neuf sur les étagères de l’armoire. Les cuivres étincellent, les vitres luisent, et les meubles qui ont un brillant inaccoutumé sentent bon la cire fraîche. La lumière entre à flots et donne à tout cet ensemble vieux style un air de fête engageant.

Assis sur le vieux banc de pierre, Grand-père ne lâche pas l’auto du regard. Et lorsqu'elle disparaît derrière les rochers de la Triballe ou les pins du Puisas, il l’attend un peu plus loin sur la route pour repartir avec elle. Il la regarde, la dévisage presque. Le vieillard voudrait, d’avance, savoir quelque chose des personnes qu’il va bientôt accueillir. En vérité, ni grand-père, ni Francine ne connaissent ces gens de Paris. La location s’est réglée par lettre et encore par l’intermédiaire d’une cousine qui habite la capitale depuis fort longtemps et qu’on ne revoit au pays que très rarement.

Le bruit du moteur grandit ; il semble remplir maintenant ■jute la vallée.

— Us sont déjà au grand virage, précise le vieux paysan ujours à son poste.

La ferme du père Adolphe est bâtie sur le sommet de la colline, en pleines Cévennes. C’est un ancien château inconfortable, flanqué d’une tour bien conservée encore. Il est caché derrière deux énormes tilleuls qui prodiguent leur ombre parfumée. C’est dans ce cadre que vivent Francine et son grand-père. Orpheline de très bonne heure, cette campagnarde de vingt-trois ans, solide comme un homme et rompue à la tâche, seconde son « grand » jusque dans les travaux les plus pénibles.

Enfin, les voilà ! L’auto, chargée de poussière, décrit une large courbe sur la terrasse, puis stoppe brusquement faisant crisser le gravier. Grand-père se lève, intimidé. Cassé en deux, il s’appuie sur son inséparable bâton de

châtaignier. Francine s’approche aussi, très émue. Elle esquisse un sourire gauche : c’est sa manière de recevoir les gens. Les Parisiens sortent de la voiture et, librement comme s’ils avaient à faire à de vieilles connaissances, ils tendent résolument la main aux campagnards et disent à l’unisson :

* Nous arrivons !

Oublié au fond de la voiture, un jeune garçon de douze ans fait mille efforts pour ouvrir la portière.

* C’est le petit... disent en chœur les parents. H s’appelle Popol !

Sans plus tarder et comme pour couper court à ces présentations qui l’intimident, la jeune fille introduit ses visiteurs dans la grande cuisine qui donne sur la terrasse. C’est une vaste pièce voûtée, dont le fond est occupé par une immense cheminée.

* Prenez des chaises et « remettez-vous », dit-elle en montrant les sièges du doigt.

Et tandis que nos Parisiens sortent leur mouchoir et s’épongent le front, Francine dispose sur la table, non sans fierté, trois belles tasses bleues, celles qu’on ne sort qu’aux grandes occasions et qu’on garde religieusement sur la plus haute étagère du buffet.

Pendant qu’ils se restaurent, Grand-père d’un coup d’œil entraîne sa petite fille dans la pièce voisine et lui souffle à l’oreille :

* Ils ont l’air comme il faut, ces Parisiens ! Cousine Berthe ne nous a pas trompés.

HEURES INTERMINABLES

* Ici on devient sage par force, rumine Jean-Paul qui n’a pas l’air de goûter son séjour à la campagne. Que les journées sont longues et interminables !

Le contraste est trop grand pour lui. Habitué à la fièvre des rues de Paris, aux bousculades de la foule toujours pressée, au vacarme épuisant des autos et des bus, le jeune garçon se sent perdu dans cette solitude. Comme il regrette les heures passées à flâner dans les avenues encombrées de la capitale !

Tout au contraire, les parents de Jean-Paul ont l’air de se plaire aux Oumbras et cela irrite profondément notre garçon. Il supporte mal de les voir satisfaits dans ce cadre si affreusement monotone. Pensez donc ! Maman et papa se lèvent tard... et sommeillent tout l’après-midi enfoncés jusqu’au cou dans leur chaise-longue, à l’ombre des grands tilleuls. Jean-Paul ne peut se contenter d’un tel programme.

* Tu as ta pleine liberté, ici, a dit papa le jour de l’arrivée.

Oui, Jean-Paul est libre parce qu’aux « Oumbras » il ne risque rien. La route nationale, d’ailleurs peu fréquentée, est à trois kilomètres, et la rivière à cette époque de l’année est presque à sec. Il y a bien le grand bassin sous la maison, mais il n’est pas profond et l’eau est basse en ce moment. Popol peut disposer de son temps comme il le désire.

A vrai dire, cette liberté totale ne l’enchante pas outre­mesure. Il préférerait qu’on lui accordât plus de liberté à Paris et qu’on s’occupât davantage de lui dans ce désert.

Aussi, Jean-Paul trainaille-t-il comme un garçon désoeu­vré. Il a déjà fait au moins dix fois le tour de la maison. A peine d’ailleurs s’il a remarqué une grande roue de char qui tombe en ruine derrière la ferme. A peine s’il a vu le pigeonnier, accroché au sommet de la tour. A peine s’il a pris garde aux petites fleurs bleues, plantées avec goût devant la grande porte. Non, rien ne l'intéresse.

— Je suis déçu, marmonne-t-il.

Tout à l’heure il poursuivait, sans même y songer, une grosse poule blanche qui jetait à tous les horizons ses cris effrayés.

Bien sûr, notre bonhomme n’est pas à la ferme. Il est encore à Paris qu’il a quitté peu de jours auparavant ! Les lapins, les coqs, les brebis, ça ne l’intéresse pas ! Mais parlez-lui d’autos, de lignes de métro... alors, il vous ren­seignera sans erreur.

— Deux mois ici... soupire Jean-Paul, ce sera long !

Pourtant le temps est idéal. La lumière ruisselle sur les pentes. Olivier, chêne, vigne, roche calcaire sont chargés de soleil. Les oiseaux sifflent leur joie et les cigales troublent l’air surchauffé de leurs chants assourdissants.

Maman vient de s’apercevoir que son petit bout d’homme s’ennuie. C’est pourquoi, comme un trait de génie, elle lui lance :

— Si tu ne sais que devenir, écris une longue lettre à Grand’mère. Ça lui fera plaisir. Ou bien commence tes devoirs de vacances.

Quelles drôles de propositions ! Jean-Paul les accueille avec une moue significative. Il vaut mieux s’ennuyer, pense-t-il, que reprendre la plume. On est en vacances ou on ne l’est pas !

Las de refaire pour la centième fois peut être le chemin qui conduit au bassin, Popol se jette sur l’herbe, s’étend sur le dos et place son béret sur la figure. Un grand chêne à quelques pas, dispense son ombre fraîche.

— Que faire ? soupire-t-il. Le jeune homme a beau se creuser la tête, il ne trouve rien. Il demeure convaincu qu’un garçon de douze ans ne peut jouer tout seul, parce



que tout seul on a tôt fait de trouver le fond de ses ressources.

Notre gaillard a décidé pourtant de rompre une bonne fois la monotonie de ses vacances. « Si cela durait, pense- t-il je deviendrais fou d’ennui avant le retour ». Sitôt après le repas de midi, tandis que ses parents feront la sieste, Jean-Paul partira à l’aventure. H prendra son casse-croûte et ne rentrera que le soir. Ce projet est accepté par tout le monde. On le félicite même d’y avoir pensé.

Le jeune Parisien prend le petit sentier qui descend la montagne. Pourquoi ce chemin plutôt qu un autre ? Per­sonne ne pourrait le dire, pas môme notre garçon ! Les mains dans les poches, la tête baissée, il marche résolument comme s’il avait un but précis à atteindre. Son but, au fond, c’est de s’éloigner le plus possible de la maison dont il connaît maintenant tous les recoins. Bientôt il accélère le pas, entraîné par la pente, bousculant du pied les cailloux qui roulent devant lui. Il sifflote un air de marche appris en classe et au rythme duquel, sans y prendre garde, il règle son pas. Longtemps il fredonne sa chanson sans pou­voir la lâcher. Ce sont de ces musiques obsédantes qui vous accrochent on ne sait pourquoi, qui vous fatiguent et vous irritent, et qu’on a toutes les peines du monde à aban­donner.

Il y a une demi-heure à peine que Jean-Paul a quitté les « Oumbras », et pourtant, il a l’impression d’être en route au moins depuis deux heures. La faim le tiraille.

— Ce doit être le moment de goûter !

Sans réfléchir davantage, il sort de son sac une énorme tartine et la croque à belles dents. Bien restauré, il se sent heureux tout seul, là, au milieu des bois.

Tout à coup, un bruit de clochettes, des aboiements de chien et des cris d’adolescent, tirent Jean-Paul de ses réflexions. « Il faut voir ce que c’est », dit-il en pressant le pas.

Cinquante mètres plus loin, au contour du chemin, il aperçoit un grand gamin, sec comme les arbres du pays, le visage bronzé, les cheveux en broussaille, courant après quatre ou cinq chèvres. Ses gros sabots qui heurtent la roche résonnent à travers la campagne. Ce grand garçon, c’est Etienne, le fils du fermier des Olivettes, la maison blanche qu’on aperçoit là-bas à mi-flanc de colline.

Jean-Paul s’approche et résolument comme un Parisien habitué aux nouvelles rencontres, il accoste ce garçon de deux ans plus âgé que lui.

* Salut mon gars ! lui dit-il.

Etienne répond à sa manière par un hochement de tête. Décidément, à la campagne on économise sa langue ! Que ce soit Francine, Grand-père ou ce gaillard, ils ne sont guère bavards. On dirait que leur vocabulaire est composé de deux mots seulement : oui et non !

Nos deux garçons s’examinent un instant, génés.

* Tu gardes tes chèvres, hasarde Jean-Paul.
* Il faut bien !

Nouveau silence, nouveau malaise !

* T'es du pays toi !
* Oui, j’habite là-haut. Et du doigt, il désigne la maison paternelle. Jean-Paul songe à lui poser une question qui lui tient à cœur.
* Que fais-tu toute la journée, toi, pour tuer le temps?
* Je garde mes bêtes, dans la soirée. Le reste du temps, je suis libre. Alors j’explore la montagne que tu vois là- bas !
* Tu explores ! s’exclame Jean-Paul vivement intéressé.
* Ah ! continue-t-il, la montagne ici a de grands secrets. Ce matin...

Etienne s’arrête soudain, l’air mystérieux. H réalise tout à coup que les secrets ne se crient pas sur les toits, qu’on ne les dévoile pas au premier venu. Personne ne doit connaître les découvertes qu’il a faites.

Jean-Paul a beau questionner, il ne peut en savoir davantage.

Et tout à coup, comme s’il eut craint de trop parler, de céder aux questions de ce nouveau venu, Etienne part à la recherche de ses chèvres qui se sont éloignées.

* Adieu, dit-il sans détourner la tête. Je dois rentrer mes bêtes.
* On se reverra, crie Jean-Paul déçu de voir se terminer si brusquement la conversation.
* Je veux bien...

Et sans rien ajouter, le jeune campagnard remonte le chemin qui conduit aux Olivettes, précédé de ses chèvres que houspille son chien. Tout seul, Jean-Paul regarde s’éloigner son compagnon qui emporte avec lui un grand secret qu’il brûle de connaître.

Ce soir, sur le chemin du retour, Jean-Paul trouve la montagne belle, attachante même. Elle lui parle. La ferme, qu’il aperçoit bientôt, semble illuminée par les derniers rayons du soleil couchant C’est bien la première fois qu’il goûte son séjour.

DANS LES SECRETS

Six heures ! C’est un peu tôt pour se lever. A la maison, une telle heure serait normale car il y a les leçons à appren­dre et les trente cinq minutes de marche pour se rendre à l’école. Mais ici, rien ne vous pousse, le temps vous appartient. Jean-Paul pense bien revoir Etienne, mais pas encore !

Le ciel est clair ce matin, et la lumière pâle de l’aurore chasse lentement l’obscurité de la chambre. Par la fenêtre, Jean-Paul aperçoit un pan de la tour qui fait l’angle de la vieille maison.

* Tiens ! remarque-t-il, les volets bleus du second étage sont entr’ouverts. D’ordinaire, ils restent hermétiquement clos. J’étais persuadé que personne ne montait là-haut

Les minutes passent. Des oiseaux filent en flèche comme des ombres noires. Le grand tilleul balance mollement son feuillage, sans bruit, comme s’il respectait le sommeil de ceux qui dorment encore. Jean-Paul entend maintenant les gros sabots de Francine claquer sur le seuil de la cuisine, puis résonner plus sourdement à l’intérieur. Cette vaillante fille prépare le déjeuner tandis que maman et papa se reposent encore.

* Ds pourront dire, en rentrant à Paris, qu’ils ont fait une cure de lit !

Soudain, Jean-Paul voit deux mains saisir les volets bleus qui se rabattent en grinçant sur leurs gongs. Le jeune garçon est intrigué.

* Qui donc habite la tour ? On dirait que ce person­nage a peur de se faire connaître. Il faudra que je perce ce mystère ! dit-il en s’enfonçant dans les draps qui sentent bon la lavande.

»

♦ \*

Une heure plus tard, le Parisien descend à la cuisine, toute remplie du parfum d’un bon café que prépare Francine.

* Tiens, pense la jeune fille qui l’accueille avec un sourire, notre garçon est content aujourd’hui !

Jean-Paul en effet sifflote de tout son cœur. Si l’homme de la tour s’est envolé de sa mémoire, il n’a pas oublié un seul instant la rencontre de la veille ! Aujourd’hui, il est bien décidé à revoir Etienne et à aller un peu au fond de ses pensées. Ce ne sera pas facile car le jeune campa­gnard a l’air jaloux de ses secrets ; toutefois, avec de la persévérance et de la diplomatie, il compte y parvenir. Puisqu’il est libre toute la matinée, Jean-Paul ira le rejoin­dre sitôt après le petit-déjeuner.

En quelques bouchées, le garçon avale ses trois tartines beurrées et d’un trait, vide un énorme bol de café au lait. Puis, sans dire un mot, il reprend le chemin qui descend.

L’air est frais, chargé d’odeurs de lavande. La campa­gne est belle en cette heure matinale. Devant lui, de l’autre côté du ruisseau, c’est la montagne en terrasses. Ses pentes abruptes ont été transformées par le labeur des générations passées, en de gigantesques escaliers. Grand’père raconte qu’autrefois les petits savoyards quittaient pendant l’hiver leur contrée inhospitalière pour venir travailler en



Cévennes. On les employait à construire ces terrasses ou « faïsses », moyennant la grange, la soupe de châtaignes et dix sous par jour. Ces terrasses sont de longues bandes de terre maigre de deux à quatre mètres de large, retenues par de petits murs de pierres sèches. Dans ces jardins étagés poussent la vigne et quelques oliviers rabougris au tronc tourmenté qui accordent un peu d’ombre à la terre desséchée. Tout cela donne au paysage un aspect sauvage qui n’est pas sans beauté. Malgré la pauvreté du sol, les gens arrivent à vivre dans ces contrées, mais ils ne le peuvent qu’au prix d’une grande sobriété et d’une constante économie. D’ailleurs, depuis quelques années, les fermes se vident les unes après les autres. « Les jeunes préfèrent la ville », répète avec tristesse le grand’père Adolphe qui garde le souvenir de ses montagnes habitées. Dans la vallée, il n’y a que deux maisons dont la cheminée fume encore : les Oumbras et les Olivettes !

Jean-Paul hâte le pas. Il aperçoit maintenant la maison ’ Etienne.

— Que faire pour le rencontrer ?

Le silence règne dans toute la campagne. On n’entend ni les clochettes des chèvres, ni les aboiements du chien de garde, ni les sabots du grand garçon. Jean-Paul regarde de tous côtés. Personne ! Il n’ose monter jusqu’à la ferme car il ne connaît pas encore ceux qui l’habitent. Un peu déçu, il s’assied sur un rocher qui surplombe le chemin.

— U n’y a qu’à attendre, murmure-t-il, c’est la seule chose à faire ! Mais combien de temps cela va-t-il durer ?

H se met à siffler à tue-tête. Peut-être sera-t-il entendu ? H a pourtant l’impression que son vacarme, étouffé par les chênes et les buissons, ne porte pas très loin. Faut-il retourner bredouille aux Oumbras? H y songe déjà lorsqu’un petit chien noir — celui d’Etienne — troue soudainement un genêt et se jette sur lui en agitant la queue, haletant.

* C’est curieux, pense le Parisien, il n’aboie pas ! Aurait-il la consigne de se taire ? Peut-être m’a-t-il reconnu ?

Jean-Paul le caresse affectueusement ce qui semble lui faire un grand plaisir.

* Où est ton maître ? demande-t-il plusieurs fois.

Le chien n’a pas l’air de comprendre. Il continue à tourner autour de son nouvel ami en secouant énergi­quement son poitrail.

Des pas !... Voilà le grand Etienne, debout derrière Jean-Paul. On dirait qu’il vient de sortir de terre. Il contemple d’un air amusé la scène d'amitié qui se déroule sous ses yeux. En effet, le jeune estivant, véritablement débordé, a beaucoup de mal à se protéger des grands coups de langue humide que Fallot lui prodigue à souhait. Les chiens ont une façon déplaisante de témoigner leur affection. C’est en tous les cas l’avis de Jean-Paul.

* Ah ! te voilà ! Comme je suis heureux de te revoir !

Etienne ne répond rien.

* As-tu travaillé à la ferme, ce matin ?
* Non !
* Tu as exploré la montagne, alors !
* Oui, j’en arrive.
* Tu es content de tes trouvailles ?
* Très ! Je suis sur la bonne piste.

Une telle réponse ne fait qu’exciter la curiosité de Jean- Paul qui voudrait tant savoir, tant connaître les secrets de son compagnon !

* Raconte-moi, je t’en prie... se hasarde-t-il à de­mander.

Etienne, silencieux, hésitant, regarde son petit ami. 11 a l'air si sympathique, si intéressé et si suppliant qu’il se laisse enfin toucher. Au fond, il brûle d’envie de parler à quelqu’un de ses exploits.

* Eh bien, voilà !

Une telle expression remplit d’aise Jean-Paul qui est maintenant tout yeux, tout oreille.

* Avant-hier, dit-il, j’ai découvert là-haut, vers ce fourré de chênes, un petit trou dont l’entrée était obstruée par de grosses pierres. Avec peine, j’ai déblayé l’ouver­ture... puis je me suis glissé dans une sorte de boyau long de plusieurs mètres qui aboutissait à une salle aussi grande que ma cuisine. H faisait sombre en cet endroit ; c’est bien dommage, car ce que j’ai vu... est extraordinaire.

Les deux garçons restent un moment silencieux comme pour réaliser tout ce que ce mot d’extraordinaire peut contenir. Jean-Paul en est bouleversé. Il aurait beaucoup de questions à poser, mais serait-il sage de le faire ? Peut- on expliquer l’extraordinaire ?

— Cest une grotte, alors ! dit-il soudain.

— Bien sûr ! On sent du reste un courant d’air froid qui vient de l’intérieur. Sans doute les galeries souterraines vont-elles sortir plus loin.

— Veux-tu que nous allions voir ?

— Pas aujourd’hui, c’est trop tard ! D’ailleurs il est indispensable que nous nous équipions sérieusement avant de nous aventurer dans cette grotte.

— Nous équiper ! Que faut-il au juste ?

— D’abord une lampe, et puis une longue ficelle... et ensuite un bon casse-croûte, car on avance très lentement, aux prises avec des difficultés sans nombre. C’est un travail qui creuse.

* Une lampe, je comprends, ajoute Jean-Paul. Mais pourquoi la ficelle ?
* Pour imiter le Petit-Poucet qui jetait des cailloux blancs pour retrouver sa route. Nous attacherons l’un des bouts de la ficelle à l’entrée et nous la déroulerons à mesure que nous progresserons. Ainsi nous serons sûrs de ne pas nous perdre au retour : il n’y aura qu’à suivre la ficelle. On pourrait si facilement se fourvoyer dans le dédale des galeries souterraines.
* Bravo ! dit notre Parisien, plein d’admiration et un tantinet excité par toutes ces choses. Tu es un homme sage et prudent ! Avec toi je n’ai pas peur.
* Seulement, continue Etienne que le succès grise et rend plus loquace, c’est la lampe qu’il faut trouver ! Une bonne lampe électrique ! Malheureusement, il n’y en a point à la maison !
* Je m’en charge, répond Jean-Paul trop content d’avoir un rôle à jouer. Papa en a toujours une dans la voiture et la pile est presque neuve.

Jean-Paul trépigne ! Comme c’est passionnant la mon­tagne !

* A demain, Etienne ! dit-il avant de quitter son ami.
* Oui, mais de bonne heure car la visite sera longue. Huit heures, pas plus tard ! Enfile un bon tricot de laine ; il fait froid sous terre.
* D’accord !... A demain !

Et nos deux amis se séparent, heureux à la pensée de leur prochaine équipée.

EXPLORATION

Huit heures sonnent dans le lointain. Jean-Paul n’est plus au lit, ni à la ferme. Le voilà à quelques pas des Olivettes, en compagnie d’Etienne, emmitoufflé jusqu’au nez. Naturellement il n’a pas fermé l’oeil de la nuit, telle­ment il avait peur de s’oublier. Il se voyait en train de fouiller les profondeurs de la terre, découvrant des mer­veilles qui devaient le rendre célèbre.

Jean-Paul a sa lampe de poche ; Etienne son rouleau de ficelle.

* En route !

Etienne passe le premier car il connaît bien le chemin pour l’avoir fait souvent. La pente est rude et les brous­sailles ralentissent la marche. Ici, il faut écarter des ronces, là enjamber un rocher, plus loin escalader un mur. Les obstacles ne manquent pas, aussi Jean-Paul a.t-il beaucoup de peine à suivre. Cependant, il est trop fier pour rester en arrière. H préfère suer et souffler que de se laisser distancer.

* Nous y serons bientôt... crie Etienne, sans détourner la tête. Encore cinquante mètres.

Les cinquante mètres du jeune campagnard paraissent bien longs à Popol qui malgré l’air frais du matin transpire à grosses gouttes. Tantôt devant, tantôt derrière, souvent dans les jambes, Fallût gambade allègrement. Il a l’air bien décidé à suivre ses amis jusqu’au centre de la terre si c’est nécessaire.

— Enfin nous y voilà ! déclare Etienne.

Le grand garçon se hisse sur un rocher calcaire en plate-forme, puis aide son petit compagnon à le gravir. De ce promontoire, la vue s’étend très loin. On aperçoit toute la vallée jusqu’au village dont on ne voit que quel­ques maisons. — A droite, derrière les grands tilleuls, les Oumbras ; — à gauche, plus bas, les Olivettes aux murs blanchis à la chaux.

Jean-Paul s’assied, essoufflé. Rouge comme les tomates de grand-père, son visage ruisselle ; il l’éponge à plusieurs reprises avec un grand mouchoir barriolé.

— Où est ta grotte ? dit-il en regardant de tous côtés.

— Devant toi, répond Etienne avec un léger sourire.

— Comment ! Je ne vois rien !

D’un coup de pied, Etienne fait voler une branche de chêne à demi-desséchée qu’il avait placée là pour masquer l’entrée de la grotte. Ah ! si on lui avait ravi son secret ! Le trou est petit, très petit même. Jean-Paul se demande avec inquiétude s’il pourra s’y glisser. H n’est pas très gros, mais quand même !

Sans dire un mot, Etienne attache la ficelle à une racine.

— En avant ! dit-il sur un ton de capitaine. Tu n’as qu’à me suivre.

H s’enfonce résolument tête première dans l’étroit boyau. Bien entendu, cela ne va pas tout seul ! Tout son corps s’agite : on dirait une souris qui vient d’être prise au piège. Maintenant Jean-Paul ne voit plus que les jambes de son ami... puis les chaussures qui s’accrochent à la roche.

— A mon tour !

Ce n’est pas sans un frisson qu’il imite son compagnon ; mais est-ce le moment de reculer ? Il engage avec peine la tête comme s’il avait peur de se salir. Le trou est sombre devant lui. Quelques bribes de lumière lui rap­pellent qu’Etienne n’est qu’à quelques pas, ce qui le rassure. Jean-Paul avance par à-coups, se déchire les mains, les genoux... accroche la ficelle que son ami déploie cons­



ciencieusement. Le boyau n’est pas large, aussi progresse-t-il lentement.

— Courage ! dit une voix qui vient des profondeurs. Pas de relâche !

Du courage, il en faut car l’obscurité grandit. Par endroits, la roche est mouillée. Quelques gouttes d’eau glacée lui font dans le cou une sensation bizarre des plus désagréables. Jean-Paul a horreur de l’eau froide, mais pour une fois, il doit la supporter sans dire un mot.

Les mains tendues en avant, il cherche les petites aspé­rités pour s’agripper et se tirer. Il se sert aussi des pieds qu’il engage dans les fissures pour se propulser plus loin. Cette gymnastique assez pénible a quelque chose d'amusant.

— Voilà la première salle, crie Etienne dont la voix est assourdie par la voûte calcaire. Encore un effort, tu n’as plus que deux mètres !

Deux mètres à cette vitesse, c’est beaucoup. Jean-Paul, malgré sa bonne volonté, n’est pas aussi rapide que son ami plus fort et mieux entraîné. Enfin, le voilà au bout de ce mauvais pas ! Il débouche à son tour dans une grande salle que la lampe éclaire faiblement. Il jette en même temps un « Oh ! » admiratif. Le plafond est entiè­rement recouvert de petites stalactites blanchâtres et la paroi, à droite, est tapissée d’une magnifique dentelle de pierre. Le Parisien n’avait jamais rien vu de pareil.

— Que c’est beau ! s’exclame-t-il plusieurs fois, que c’est beau ! Il ne se lasse pas de regarder ces merveilles de la nature que la petite lumière fait étinceler de mille feux.

— Ce que tu vois là, dit Etienne à la façon des guides, est peu de chose : c’est maintenant que la visite commence.

A droite s’ouvre une galerie très sombre. C’est une énorme fissure dans la roche, fissure qui témoigne d’im­menses bouleversements dans les siècles passés. Etienne s’y engage avec précaution, car le sol est glissant. H déroule lentement sa longue ficelle. Jean-Paul le suit de près pour bénéficier de la lumière que le gaillard semble un peu trop garder pour lui. Dix mètres plus loin, la galerie s’arrête comme murée. Une petite cascade d’eau cristalline franchit en deux ou trois sauts cet à-pic de deux mètres.

— Tu vois ce trou, là-haut !

— Oui!

* II faut passer par là !

Volontiers Jean-Paul dirait non ' mais il n’ose reculer. Etienne a l’air tellement décidé et sûr ! Et puis, n’a-t-il pas promis des merveilles ?

* C’est le point le plus difficile à franchir, poursuit le guide, mais nous y parviendrons. Courage encore !

I^e jeune campagnard grimpe lentement, très lentement même. II prend son temps, examine la paroi avec soin. Il s’accroche à la roche, place le pied sur une petite saillie, puis, avec souplesse, se hisse jusqu’à l’entrée de la nouvelle galerie.

* A ton tour, dit-il. Tu n’as qu’à suivre le même chemin.

La chose est facile à dire. Jean-Paul essaye timidement, mais sans résultat. Il glisse... il a peur. Il recommence sous les yeux impatients d’Etienne. Peine inutile ! Il est toujours en bas.

* Ecoute bien, je vais t’aider. Saisis cette arête !... Bon ! Pose le pied dans ce trou. Soulève-toi... et place l’autre pied à cet endroit... Bien ! A présent, donne-moi la main. Tiens bon ! Un, deux, trois... et notre petiot est précipité sur la plateforme.

Maintenant, allons plus loin. Le chemin est plus aisé, mais gare à la glissade !

Cinq mètres de galerie facile, et nos deux enfants débouchent au sommet d’un gouffre aux dimensions colos­sales. La lumière a de la peine à rencontrer la paroi opposée.

La bouche ouverte, muet, Jean-Paul est dans l’admi­ration. Toutes les parois sont recouvertes de dentelles de pierre. De gigantesques stalagmites montent des sombres profondeurs pour rejoindre de non moins gigantesques



stalactites, toutes façonnées de haut en bas. Au centre, on dirait une immense statue de marbre, édifiée sans bruit au travers des âges. A droite, des colonnades rangées côte à côte font penser à quelques grandes orgues de cathédrale. Les deux enfants ne savent où regarder, tant il y a de merveilles devant eux.

— Que c’est beau ! s’exclame Jean-Paul. Que c’est beau !

La lampe fouille tous les recoins de la grotte. La vision est grandiose, effrayante même. Il semble toujours qu’un terrible fantôme va sortir de quelque sombre galerie.

Que c’est beau ! répètent en chœur nos jeunes explo­rateurs.

Etienne a déposé son rouleau de ficelle sur un rocher. Il n’en a plus besoin car il va inspecter cette grande excavation sans aller plus loin. Le rocher est bien en vue, il n'aura pas de peine à retrouver sa pelote. Les deux garçons vont et viennent, les yeux grands ouverts. Il y a tant de choses à voir ! Partout, les concrétions en nombre incalculable ont les formes les plus inattendues et les teintes les plus variées.

Maintenant, les voici parvenus à l’autre extrémité de cette immense salle. Ils s’installent sur un rocher surplom­bant l’abîme qu’ils n’ont pu atteindre qu’en avançant prudemment sur un étroit sentier calcaire, les épaules plaquées contre la paroi. Les deux jeunes gens affamés — de pareils exercices vous creusent l’estomac ! — tirent leur casse-croûte qu’ils dévorent en un clin d’œil. Une fois rassasiés, ils s’asseyent sur le sol humide, dos à dos, puis s’assoupissent rapidement, gagnés par la fatigue d’une telle équipée.

UN SECOURS DANS LA DÉTRESSE

Saisi par le froid humide qui le pénètre jusqu’aux os, Etienne se réveille et se secoue nerveusement, ce qui a pour effet de tirer Jean-Paul de son profond sommeil. Ds sont plongés dans l’obscurité la plus complète.

* Eclaire vite. On n’y voit goutte !

Atterré, Etienne réalise que la lampe a brûlé pendant qu’ils dormaient ; et maintenant on n’aperçoit que les filaments rougis de l’ampoule.

* Malheur ! s’écrie-t-il effrayé. La pile est grillée. Nous n’avons plus de lumière pour retourner... Puis il explique en deux mots à son compagnon combien la situation est grave.
* Crois-tu que nous pourrons regagner la sortie, demande Jean-Paul bouleversé.
* Nous essayerons, mais c’est peu probable. D’abord, comment quitter ce rocher qui surplombe l’abîme ? Le moindre faux-pas, et c’est la chute sans espoir. Ensuite, comment retrouver la ficelle que j’ai laissée de l’autre côté de la grotte ? Comment retrouver notre chemin ? L’obscu­rité est complète.

Etienne tâte la roche mouillée. H allonge la jambe pru­demment à droite, puis à gauche afin de trouver un point d’appui. Hélas ! Sous ses pieds, c’est le vide. Il recom­mence, mais en vain ! H n’ose pas s’approcher du bord, de crainte de glisser et de tomber.

* Il n’y a rien à faire, dit-il. On risque trop à vouloir quitter le rocher. Il vaut mieux attendre qu’on vienne à notre secours.

Jean-Paul éclate en sanglots. Etienne voudrait en faire autant, mais il est l’aîné. Du reste, à quoi cela servirait-il?

* Qu’allons-nous faire ? demande le plus jeune.

Il attend une réponse rassurante de son ami qui ne sait trop que dire. H fait affreusement noir dans cette grotte.

* Il sera préférable d’attendre. Aux Oumbras comme aux Olivettes, on ne tardera pas à remarquer notre absence et à se mettre en campagne pour nous retrouver. Mais découvrira-t-on l’entrée de la grotte ? Personne ne la connaît dans le pays, j’ai trop bien gardé mon secret.

Les heures passent, interminables et angoissantes. Par moment, Jean-Paul a des accès de désespoir à fendre l’âme. H est jeune encore ! Tour à tour, il appelle maman, papa. L’écho renvoie ces appels qui ont quelque chose de lugubre dans cette immense gouffre.

— Je ne les reverrai plus, gémit-il dans une nouvelle crise de larmes.

H songe au beau soleil qu’il a quitté, aux arbres, aux cigales. Fini tout cela ! Finies les caresses de maman ! Finies les histoires de papa ! Fini Paris !... Oui, Fini !

Etienne qui s’était jusque là contenu, fond en larmes à son tour. Il comprend mieux que personne, combien la situation est désespérée. Et dans l’obscurité de cet immense tombeau, on entend des sanglots étouffés, des gémissements prolongés...

Tout cela est terriblement impressionnant.

Pourtant, Etienne se ressaisit vite. Il prend la main de son compagnon d’infortune qui sursaute et lui dit d’un ton grave.

* Popol, si on priait Dieu !

Cette parole surprend notre jeune garçon qui n’est pas habitué à ce langage. Ses parents n’ont aucune piété, même pas celle de Noël et de Pâques. Jamais ils n’ont conduit leur bout d’homme au temple ou à l’église. « Ils n’ont que faire de la religion », répètent-ils à qui veut l’en­tendre.

* Je ne vois pas bien ce que tu veux dire, mais fais ce que tu voudras.

Alors comme un garçon qui en sait trop peu pour bien expliquer les choses, Etienne balbutie :

* Eh bien !... tu sais bien qu’il y a un Dieu au ciel... Celui qui a fait la terre... et nous aussi.
* Crois-tu qu’il s’occupe de nous et qu’il nous voit dans notre mauvaise posture ?
* Bien sûr ! Je sais qu’H est partout à la fois et qu’il voit tout.
* T’es sûr !
* Mais oui ! Notre pasteur répète souvent une parole de la Bible qui me revient à l’esprit : « Il est notre secours dans la détresse ! » Cette phrase me fait du bien aujour­d’hui.
* La Bible?
* Oui, la Parole de Dieu !

Jean-Paul ne comprend pas, mais il n’insiste pas davan­tage. Il n’a pas le cœur à démêler des choses compliquées. Et d’ailleurs, ce n’est pas le moment.

* Si on lui demandait de nous tirer d’affaire, continue Etienne. Je sais qu’il nous aime. C’est écrit en grosses lettres sur le grand mur du Temple.
* Eh bien, vas-y ! réplique Jean-Paul, sur un ton qui veut dire : Si ça ne nous fait pas de bien, ça ne nous fera pas de mal. Je te laisse faire car je ne saurais m’y prendre. Moi. je ne suis pas de la religion.

Et dans la nuit épaisse, Paul entend la voix émue et grave d’Etienne prononcer avec conviction :

*Seigneur, je sais que tu nous vois dans ce trou noir... Je sais que tu nous aimes... Je sais que tu es notre Secours dans la détresse. C'est dans Ta Bible. Alors, nous te supplions de nous tirer d’ici. Merci !*

Un *amen* sonore qui fait écho sous l’immense voûte de pierre termine cette courte prière qui bouleverse Jean- Paul. Les larmes coulent de leurs yeux. Un espoir secret les gagne l’un et l’autre. Jean-Paul admire son compagnon qui sait s’adresser au Dieu du ciel « qui nous a faits ».

Pourtant les heures passent ! Et avec ces longues heures remplies d’angoisse, l’espoir s’émiette. Le petiot est épuisé. Etienne s’agite sur le rocher, renouvelle de temps à autre sa tentative d’évasion, puis demeure silen­cieux de longs moments.

Tout à coup un bruit, à peine perceptible !

Nos deux garçons immobiles, la respiration suspendue, la tête en avant, l’oreille grande ouverte, écoutent.

— Qu’est-ce? demande Jean-Paul nerveux.

— Je ne vois pas encore, mais le bruit a l’air de grandir. Viendrait-on à notre secours ? Dieu aurait-il déjà répondu ?

INQUIÉTUDES

La consternation est générale aux Oumbras. Les parents de Jean-Paul ont attendu toute la journée le retour de leur fils. Maintenant, ils sont atterrés car les heures passent. Jamais le petit n’avait manqué si longtemps !

* Il s’est oublié, a dit tout d’abord Francine, avec indulgence. Comme il n’a pas de montre, il ne se rend pas compte qu’il nous fait attendre.

On s’est donc mis à table sans lui ; son assiette est restée vide.

Après le repas, grand-père a expliqué :

* Certainement Jean-Paul s’est trop éloigné. H a dû se tromper de chemin au retour et c’est ce qui le met en retard. Quand il se verra perdu, il demandera sa route au premier voisin venu. Du reste, les Oumbras se voient de partout.

A l’heure du goûter, toujours pas de Jean-Paul ! On n’ose imaginer le pire. Quel mal pourrait-il lui arriver dans un coin si tranquille? On cherche à se rassurer mutuellement Cependant l’inquiétude qu’on voudrait bannir par de sages raisonnements croît et fait son chemin.

18 heures. Jean-Paul n’est pas de retour. Décidément, il n’est pas raisonnable !

* Depuis ce matin sept heures et demie nous ne l’avons pas revu. C’est décidé, Jean-Paul ne partira plus tout seul, annonce maman contrariée. Ce n’est pas sérieux, un tel retard. Ah ! ces enfants ! Il faut toujours qu’ils vous donnent du souci !

Impatient, papa est allé au bout de l’allée, jusqu au rocher qui domine la vallée. Là, il hurle à tous vents, les mains en entonnoir devant la bouche : Ohé ! Ohé ! Popo... ôl ! Seul l’écho répond à ses longs appels. Incons­cients du drame, les oiseaux continuent leur douce mélodie et bavardent d’un arbre à l’autre. La brise qui se lève fait chanter en sourdine le feuillage épais des grands tilleuls. A l’étable, la vache meugle longuement. La nature ne connaît pas l’inquiétude. Papa n’entend rien de cette immense symphonie qu’on écouterait des heures durant si l’on avait l’âme tranquille. Ce soir, c’est la voix de Popol qu’on attend, et pas autre chose.

Dix-neuf heures ! La table est mise en silence par Francine préoccupée. Ni maman, ni papa, ni grand-père ne s’y installent. Ds n’ont pas faim, le retard de l’enfant les accable.

Tout à coup, des pas dans le sentier ! Serait-ce enfin Popol ? On se précipite à la porte.

— Eh ! les amis, lance une voix rude, mon Etienne est-il par ici ? Je ne l’ai pas revu depuis ce matin, ce qui m’inquiète beaucoup. C’est le fermier des Olivettes qui, lui aussi, est à la recherche de son garçon.

— Non ! nous ne l’avons pas vu.

— Est-ce vous qui avez crié tout à l’heure ?

— Hélas ! oui. Notre Jean-Paul est, comme le vôtre, absent depuis ce matin et nous sommes très en souci à son sujet. Peut-être est-il avec Etienne?

— Sans nul doute ! Depuis deux heures je fouille les alentours, mais je ne vois toujours rien. Mon chien manque aussi : il doit être en leur compagnie. Ah, ces gamins ! Il aura de mes nouvelles en rentrant. En attendant on se fait une tonne de mauvais sang.

Tout le monde se remet en campagne pour découvrir les deux disparus. On inspecte les bois voisins. Grand-père va rôder sur la crête. De temps à autre, on entend : « Ohé ! Popol ! Ohé ! Etienne ! ». Toujours pas de réponse.

Vingt heures. On est de retour aux Oumbras, accablé. Pas de Jean-Paul, pas d'Etienne ! Maman pleure, le mou­choir dans les mains. Papa reste silencieux, le front plissé. « Que sont-ils devenus ? Mais que sont-ils devenus ? ». Les habitants des vallées voisines ont été interrogés les uns après les autres : personne ne les a aperçus. La nuit qui grandit fait croître aussi l’angoisse de chacun.

* Prenez quelque chose, dit Francine en montrant la table dressée. Cela vous donnera du courage. Elle n’essuie que des refus car il n’est pas question de manger main­tenant.
* C’est inexplicable, déclare le père d’Etienne. Je ne vois pas ce qu’ils ont pu devenir ? D’ordinaire mon garçon ne s’éloigne pas longtemps de la ferme. Il n’a pu se perdre car il connaît la montagne mieux que moi. D’ailleurs avec le chien... Tiens, justement voilà Fallût ! Quand on parle du loup...

Cette apparition détend tout le monde, et quelques visages s’éclairent un peu. Le chien saute au cou de son maître et lui fait mille fêtes.

* Où est Etienne ?

La brave bête regarde le fermier des Olivettes. Comme elle voudrait parler ! Tout expliquer ! On sent qu’elle comprend ce qui se passe.

* Les gosses vont arriver, dit grand-père. Fallot les a précédés ; il court plus vite.

Le papa d’Etienne passe la main sur l’échine du chien qui lui a posé les deux pattes sur les épaules, sans doute une chose qu’il a l’habitude de faire. Il veut saluer son maître et recueillir quelques caresses. Soudain, le paysan heurte quelque chose de dur :

— Qu’est-ce que ça ? s’exclame-t-il. Une lampe élec­trique ! Les petits avaient donc prévu de rentrer tard, les vauriens !

Et chacun, réconforté par cette visite, fixe les yeux vers le chemin d’où l’on s’attend à voir surgir les deux disparus. La nuit, sans bruit, avance à grands pas.

FALLOT

Jean-Paul a pris la main d’Etienne et la serre bien fort. Un grand espoir naît dans son cœur. Certainement on vient à leur secours. Le bruit grandit, se précise... Un son de grelot.

* C’est Fallût ! hurle Etienne, en trépignant. C’est bien lui.

Les enfants avaient oublié le chien qui avait jugé bon de courir l’aventure dans d’autres galeries.

De puissants aboiements remplissent tout à coup la voûte. S’ils n’avaient su ce que c’était, les gamins auraient eu terriblement peur. Volontiers ils voleraient à sa ren­contre, mais ils n’osent bouger, car un seul pas pourrait leur être fatal.

Enfin voilà Fallot, haletant et agité. 11 tourne autour de ses amis qu’il a retrouvés, leur prodiguant au passage de copieux coups de langue, toujours inattendus. Dans la nuit, ces marques d’affection ont quelque chose de sin­gulier. Si le chien pouvait parler, il dirait sans doute combien il est heureux de les revoir, il leur raconterait tout au long son équipée souterraine.

Etienne enlace son chien et l’embrasse avec joie. Il compte beaucoup sur lui pour le tirer de là.

* Que va-t-on faire, questionne Jean-Paul préoccupé de quitter au plus tôt ces lieux obscurs.
* Je cherche, mais ne vois guère. Je ne possède ni crayon, ni papier pour lancer un S.O.S. à nos familles.
* Mais crois-tu que l’un des nôtres pourra venir jusqu’à nous ?
* Certainement non ! L’ouverture est trop petite. A peine si nous avons pu nous engager dans l'étroit boyau qui est à l’entrée.
* Au fond, une seule chose est nécessaire pour que nous sortions d’ici, c’est un peu de lumière pour voir notre route, et pas davantage.
* C’est juste. Ce que tu me dis-là me donne une idée.
* Laquelle ? Dis vite !
* Si on attachait la lampe au collier du chien, je suis persuadé qu’on comprendrait à la ferme.

Et sans attendre l’approbation de son jeune ami, Etienne se met à l'œuvre. A tâtons, il passe rapidement la poignée du boîtier dans le collier de la bête qui se laisse faire.

— Et maintenant, Fallot, va-t-en et ne traîne pas ! Allons, pas de tergiversations !

Pour une fois, le chien n'a pas du tout l’air de com­prendre, et plus le garçon l’invite à partir, plus il vient se blottir contre lui.

— Va-t-en donc, disent en chœur les gosses.

Fallot est déconcertant. Il tourne, aboie, halète... et revient se jeter dans leurs jambes.

— Décidément tout est contre nous, déclare Jean-Paul désolé. Il en pleurerait si cela servait à quelque chose. Découragés par leur insuccès, les deux enfants se sont de nouveau assis tandis que Fallot les lèche affectueu­sement.

— Tu crois toujours que Dieu nous a entendus, demande le Parisien ?

* Toujours ! La venue de Fallot me le prouve.
* C’est une réponse bien maigre !

Etienne ne répond rien. Il conserve malgré tout de l’espoir car il pense bien que, tôt ou tard, la bête se décidera à partir. La faim au moins la chassera de force.

* Il faut patienter, conseille-t-il. C’est tout ce qu’on peut faire.
* Oui, mais ça peut durer longtemps.

Des larmes coulent des yeux de Jean-Paul qui se décourage. Ce qu’il avait cru un moyen de salut n’est plus qu’un leurre. Etienne, de son côté, est accablé de voir son ami éploré, d’autant plus qu’il se sent responsable de cette triste aventure. Encore s’il était seul ! Il serre fort la main de son petit ami pour lui faire sentir son affection et lui redonner confiance.

* Tu sais, Jean-Paul, nos larmes ne servent à rien. Je me refuse à croire que notre prière est perdue. Croyons toujours !

Sans qu’on sache pourquoi, Fallot vient de bondir. Il saute de rocher en rocher et se précipite dans quelque galerie, celle sans doute qui conduit dehors. Son grelot s’époumone dans l’obscurité. Popol et Etienne frappent des mains. Bientôt on n’entend plus qu’un faible bruit ; puis, plus rien. On dirait qu'avec ce départ soudain, un peu de lumière est entrée dans la grotte.

* Le chien est déjà dehors, déclare Etienne.
* Pourvu que la lampe arrive à bon port !
* Je le pense : elle est solide.

Au bout d’un moment de silence, chargé de réflexions intérieures, Etienne dit tout haut :

* Je le savais bien ! Dieu a eu pitié de nous. Disons- lui merci, veux-tu ?

SUR LA PISTE

Le papa de Jean-Paul, les coudes sur les genoux, tourne et retourne nerveusement la lampe qu’il reconnaît être la sienne. Il y a une bonne heure que le chien est de retour et les enfants ne sont toujours pas là. La nuit est noire maintenant, aussi l’angoisse étreint-elle chacun.

Francine, toujours dévouée, a parcouru des kilomètres pour interroger le facteur qui fait tous les jours sa longue tournée à travers les sentiers de la vallée. Il n’a absolument rien vu. Des bûcherons qui travaillent juste derrière le Roc de Bane n’ont pu fournir le moindre renseignement à leur sujet. C’est inexplicable !

* Tiens, remarque le père de Jean-Paul, ma pile est grillée. Je l’avais pourtant remplacée au départ de Paris. Que c’est curieux ! Je ne vois pas à quoi pouvait servir cette lampe en plein jour ! Non, je ne m’explique pas du tout

Chacun donne son point de vue, mais rien de convain­cant. Le mystère subsiste et accroît leur inquiétude.

* A mon avis, il serait plus sage, dit le père d’Etienne, de lancer Fallot à la poursuite de nos enfants. Peut-être alors trouverons-nous l’explication qui nous échappe ici.

Sans ajouter un mot, on allume fébrilement les lan­ternes tandis que le père de Jean-Paul remplace la pile usagée de sa lampe.

* En avant, Fallot ! dit son maître.

Tout le monde se met en route derrière la bête, même grand-père qui est inlassable ce soir malgré ses soixante- dix-huit ans. Dans la nuit épaisse, on dirait qu’une petite armée patrouille dans la campagne.

Fallot a tout de suite compris ce qu’on attendait de lui. Il s’engage résolument sur le chemin qui descend, flairant le sol. On a de la peine à le suivre. En quelques minutes, on arrive face aux Olivettes ; alors la petite troupe escalade la montagne, ralentissant sérieusement sa marche. Le sentier est rude et la fatigue, accrue par l’inquiétude, se fait sentir. Pourtant, on est plein d’espoir... et de crainte à la fois. Plein d’espoir parce qu’on pense être sur la bonne piste. Angoissé parce que l’on craint quelque accident mortel. Personne ne parle pour écono­miser les forces qui déclinent.

Tout à coup, Fallot saute sur un rocher et aboie joyeu­sement. Chacun, à grand peine car les jambes ne sont plus neuves, se hisse sur la plateforme calcaire qu’on éclaire de tous côtés. Va-t-on trouver le corps inanimé des disparus ? Il n’y a rien d’insolite pourtant ! Pourquoi donc le chien a-t-il suspendu sa marche en cet endroit ?

Cependant, on a tôt fait, avec les quatre lampes, de découvrir le petit trou noir, au ras du sol.

— Té ! Il y a une grotte par là... remarque Francine étonnée.

— Une ficelle ! s’écrie le père d’Etienne, qui inspecte tous les recoins. Je la reconnais, elle m’appartient. Mon gaillard s’en est emparé sans me le dire.

— Je comprends maintenant, dit grand-père encore tout essoufflé. C’est simple : les enfants sont allés explorer cette grotte. Peut-être ne peuvent-ils plus sortir ? Peut-être aussi...

Là, le vieillard s’arrête. Il n’ose dire aux parents alarmés qu’un accident mortel a pu survenir à leurs chers petits.

* C’est clair, en effet, continue papa, mais comment leur porter secours ? Jamais nous ne pourrons nous fau­filer dans ce trou ; il faut être un gosse pour passer par là.
* Pas nous... mais Fallot ! Il est seul capable de retrouver Popol et Etienne, mais que peut-il faire pour eux ? ajoute maman perplexe.

Un moment de silence succède à ces pénibles consta­tations. Chacun réfléchit : y aurait-il un moyen de salut ?

L’air est frais maintenant et la campagne, sous le ciel étoilé, semble s’endormir profondément. Les bruits de la terre se sont éteints les uns après les autres et ce silence est impressionnant.

* Expliquez-moi, dit grand-père songeur, pourquoi la lampe était accrochée au collier de Fallot ? C’est une question que je me pose depuis longtemps sans pouvoir la résoudre.

Nouveau silence.

* Je n’en vois pas non plus la raison, renchérit maman.
* Pour ma part, dit le papa d’Etienne, je pense que les gosses sont entrés dans la grotte munis de cette lampe pour éclairer leurs pas. Seulement, ils ne savaient pas qu’on avance lentement sous terre et que les heures filent vite. Aussi la pile s’est-elle usée sans qu’ils y prennent garde, et ils se sont trouvés soudain dans l’obscurité complète au moment du retour. En tous les cas, cette lampe est la preuve que nos enfants vivent encore. C’est un S.O.S. qu’ils nous ont lancé par ce moyen. Il faut coûte que coûte les atteindre.
* Oui, c’est juste, nos enfants sont sans lumière et il nous faut leur en faire parvenir sans tarder.
* Eh bien ! Faisons comme eux, propose Francine. Attachons la lampe au collier de Fallot et envoyons-le rejoindre les disparus.
* Bravo ! dit maman soulagée par cette sage parole. L’idée est bonne ! Seulement, je conseille de laisser la lampe éclairée car le chien les aura vite atteints. Les enfants verront d’emblée la lumière et ils se mettront en marche sans perdre de temps.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Du reste, ce n'est pas l’heure de tergiverser. Le temps doit être affreusement long dans l’obscurité et le froid de la grotte ! Il faut abréger leur épreuve et agir avant que leurs forces ne déclinent.

On attache solidement le boîtier au collier de Fallot, puis on pousse l’animal dans le trou noir. Sans se faire prier, le chien s’enfonce dans l’étroit boyau. Dix yeux s’évertuent à suivre — et avec quel intérêt ! — sa lente progression. La lumière, qui est bousculée de droite et de gauche, balaie la paroi calcaire, diminue rapidement... puis disparaît soudain. Le grelot s’est tû à son tour.

— La brave bête ! dit grand-père avec émotion.

Et, dans le silence de la nuit, cinq ombres attendent, immobiles. Posées sur le sol à quelques pas de là, les trois lanternes, dont la flamme vacille, animent de curieuses silhouettes sur la paroi des rochers.

SAUVÉS !

Etienne et Jean-Paul sont épuisés par la terrible attente. Leur situation devient intenable ; la faim les tiraille. Sortiront-ils vivants de leur immense prison ? Viendra-t-on à leur secours ? Trouvera-t-on l’entrée de la grotte ? Comprendra-t-on la signification de la lampe ? Arrivera- t-on à temps ? Mille questions se posent à leur esprit. Par moment, il leur paraît impossible qu’on les sorte de là.

Depuis longtemps ils ne parlent plus, car ils sont trop épuisés. Parfois, en songeant à leurs parents qui se mor­fondent, à leur maison si douce, à la lumière, les larmes viennent remplir leurs yeux.

* Je crains que nous ne soyons perdus ! dit tout à coup Etienne dans un accès de désespoir. Il y a trop long­temps que nous attendons. Certainement, ils n’ont pas compris chez nous !

Popol sanglote, la tête dans les mains.

* Ton Dieu ne nous a pas entendus, gémit-il. Ah ! je m’en doutais. Je savais bien qu’il n’existe pas car il nous aurait répondu d’une manière ou d’une autre.

Que dire à cela ? Qu’opposer à cette incrédulité ? Il est des silences qui sont plus convaincants que de bons arguments. D’ailleurs, on ne démontre pas Dieu.

Toutefois les paroles de Jean-Paul sont allées droit au cœur d’Etienne. Serait-il, lui, un naïf de croire en Dieu et de le prier ? Sa foi serait-elle vaine ? Serait-elle une folie ? Non, le Créateur existe, je le croirai jusqu'au bout. Et dans le secret de son cœur, il prie : Seigneur, montre-nous que tu existes, même si nous devons mourir ici.

Cette courte mais fervente requête lui redonne confiance.

* Non ! dit-il à haute voix, il y a encore de l’espoir» parce que je sais que Dieu existe. Tu peux le nier, quant à moi j’en suis certain.

Jean-Paul ne répond rien. En réalité, il n’est pas telle­ment sûr de ce qu’il a déclaré tout à l’heure. La preuve, c’est qu’il craint de mourir, c'est qu’il a peur de rencontrer ce Dieu en qui il dit ne pas croire.

Les heures passent, longues et épuisantes.

* Il faut se préparer à partir, dit gravement Etienne au bout d’un moment. Sans doute le Seigneur veut-Il que nous le rencontrions bientôt.

— J’ai peur, affreusement peur, répond Jean-Paul. Voudra-t-Il de moi ?

— Je le pense ! Qu’il aie pitié de nous !

— Bien sûr, toi tu es pieux et ça ira tout seul... mais noi !

— Je ne suis pas tranquille non plus, tu sais ! Comme je regrette d’avoir négligé ces choses quand tout allait bien. Comme je suis coupable de ne pas avoir écouté ce qu’on me disait sur Dieu, sur Jésus, sur la Bible, sur le ciel ! Vois-tu, je suis plus coupable que toi, en tous les cas plus responsable.

— Tu dis ça pour me consoler.

— C’est sérieux, au contraire. Un jeudi, au catéchisme, le pasteur s’est adressé à moi avec gravité. H m’a dit : Etienne, fais la paix avec ton Dieu car tu es loin de Lui. Il t'aime et tu le méprises. Viens à Jésus !... et je ne sais plus quoi encore ! Pour toute réponse je lui ai ri au nez.

* Malheureux !
* Maintenant, je le regrette, mais c’est trop tard. Je suis un ignorant et c’est ma faute. Oui, que Dieu aie pitié de moi !

\*

♦ \*

Soudain Etienne sursaute ! H a entendu un bruit léger. Les deux enfants tendent l’oreille...



* J’entends le grelot de Fallût !
* Oui, c’est bien Fallût. Hourra !

Tout à coup ils aperçoivent une faible lueur, vacillante, qui disparaît par moment.

* Sauvés ! hurle Etienne.
* Sauvés ! répond Jean-Paul.
* Dieu est bon pour nous ! Sauvés !

En quelques bonds Fallot est à leurs pieds. Il s’agite et secoue son grelot avec énergie, tandis que la lampe, affreusement malmenée, projette son faisceau lumineux dans toutes les directions. On dirait que la lumière veut balayer les épaisses ténèbres de la grotte.

Etienne embrasse son chien avec effusion. Jean-Paul, oubliant sa répugnance naturelle, saute au cou de ranimai.

Etienne décroche la lampe, puis contemple une dernière fois les merveilles de cette grotte qui allait devenir leur tombeau pour jamais. H frémit en y pensant.

* H faut partir ! Avec précaution les deux enfants quittent le rocher qui les retenait prisonniers, traversent la grande salle en sautant d’un bloc à l’autre pour arriver à l’autre extrémité de l’immense gouffre où ils retrouvent sans peine leur rouleau de ficelle. Il n’y a plus qu’à la suivre.

Les voilà de nouveau dans la petite galerie humide et ►lissante qu’ils reconnaissent bien. Ils sont exténués, mais la joie qui les remplit les porte littéralement, Plus loin, les deux garçons redescendent prudemment la paroi calcaire qu’ils avaient escaladée à l’aller. Ils se trouvent dans une deuxième galerie, plus étroite, qu’ils suivent sur cinquante mètres et qui débouche dans la première salle. Il ne reste plus qu’à se glisser dans l’étroit boyau qui conduit à l’air libre.

Etienne, avant de s’y engager, éclaire ce long couloir... et il entend très assourdies, des exclamations qui sem­blent venir du dehors. Il distingue quelques mots : Les voilà ! Us arrivent ! Popol ! Etienne... !

Le grand gaillard a compris qu’on l’attend au bout, et il répond :

* On est là, tous les deux.

La dernière étape est longue à franchir. Elle semble durer des siècles, à chacun, car tout le monde est impatient de voir la fin de cette équipée dramatique. Popol donne des signes de fatigue qui n’échappent pas à son compa­gnon. Celui-ci, volontairement, ralentit sa marche. Il doit même l’attendre plusieurs fois et l’encourager à pour­suivre : Tiens bon ! On arrive bientôt ! Plus que cinq mètres ! Avance encore !...

A l’autre bout, les voix se font plus distinctes. Etienne reconnaît maintenant la voix chérie de son père, la voix plus aigue de Francine.

* C’est toi Etienne !
* Oui, ça va !

Dehors, des cris de joie, des trépignements se font entendre. Derrière, le petit gars souffle et gémit. 11 a beau­coup de peine à avancer. Arrivera-t-il jusqu’au bout ?

* Encore un mètre !

Enfin, Etienne sort la tête, ébloui par trois phares qu’on lui met sous le nez. Puis il se sent tiré et soulevé par un nombre incalculable de bras. Son père le serre bien fort sur son cœur en disant : « Mon Etienne ! Mon Etienne ! Je ne pensais plus te revoir. » — Des larmes coulent sur son visage. H ne songe pas un instant à lui faire les reproches promis. Il est trop heureux de retrou­ver son enfant chéri.

Popol s’approche aussi du terme de son aventure, mais très lentement. Il peine beaucoup ; il est à bout de force. Arrivera-t-il ? On pourrait se le demander car on a l’impression qu’il n’avance plus. Enfin, le voilà ! Pénible- nient, il sort la tête et se soulève... puis il s'écroule le visage convulsé, vaincu par la fatigue. Il ne sent pas les mains qui le saisissent, les bras qui l’entourent, les baisers qui le couvrent. Il n’entend pas les voix de maman qui l’appelle : Popol ! Popol !

Rapidement, l’enfant revient à lui et voit des têtes penchées sur lui, des têtes curieusement éclairées par des lumières vacillantes.

— Popol chéri, comme nous sommes heureux de te revoir !

Il n’a pas la force de répondre, mais il sourit faible­ment comme pour dire : Moi aussi, je suis heureux de vous revoir.

Grand-père en homme sage, conseille de songer à la dernière étape.

— Les gosses, sont épuisés, dit-il. Il faut regagner la maison au plus vite.

Papa a chargé son fils sur le dos, tandis que maman t Francine derrière veillent sur le précieux fardeau, itienne, encore fort, s’est accroché au bras de son père qui le soutient aux endroits difficiles. Et lentement, la petite troupe grossie de deux unités, redescend la mon­tagne.

Etienne reste silencieux. Il respire à pleins poumons l’air si pur, si parfumé qui le grise. L’atmosphère lui paraît chaude, malgré la fraîcheur de la nuit.

En songeant à sa merveilleuse délivrance qu’il n’es­comptait plus, il pense à Celui qui l’a entendu. « Merci ! » murmure-t-il dans son bonheur.

JOIE DE VIVRE

Dans la vaste chambre aux tapisseries fanées que le soleil du matin égaie et rajeunit, Jean-Paul goûte la douceur d’un lit moelleux. Les volets sont entr’ouverts et la lumière entre à flots dans la pièce — cette belle lumière qu’il a failli ne plus revoir. Qu’il est beau le ciel bleu ! Belle aussi la voix jamais lassée du rossignol ! La chambre est pleine des parfums de la montagne. Aussi Jean-Paul est-il heu­reux ; sa poitrine se dilate : Qu’il fait bon vivre sur la terre ! Il ne peut s’empêcher de penser au joli poème appris en classe, il y a quelques mois. H le récite à voix basse :

*O lumineux matin, jeunesse des journées !*

*Instant salubre et clair, ô jraiche renaissance. Gai divertissement des guêpes sur le thym, Tu écartes la mort, les ombres, le silence, L’orage, la fatigue et la peur, cher matin...* (1)

Maintenant Jean-Paul songe avec émotion à son aven­ture de la veille, à son angoisse, aux heures terribles vécues

(1) Anna de Noaillcs. dans les ténèbres de la grotte ; il revit chaque instant, les moments d’espoir, de lassitude et de détresse, la longue attente dans le silence, la venue de Fallot...

* Mais au fait, Fallot est-il revenu ?

D’un bond, le garçon s’est assis sur son lit. Il pense à Fallot, instrument de son salut qu’il n’a pas revu hier, dans la nuit.

* Bien sûr qu’il est sorti ! Un chien ne se perd pas dans une grotte ; mieux que personne, il retrouve son chemin. H a dû s’attarder dans quelque galerie pour admirer plus à l’aise les merveilles souterraines. II n'y a rien à craindre pour lui.

Popol est rassuré.

* Tout de même, continue-t-il, il me tarde de le revoir ce brave chien ! Sans lui, nous serions encore dans les profondeurs de la terre. C’est pourquoi je veux lui dire ma gratitude et le récompenser par des caresses qu’il n’ou- pliera pas.

1 Sur les conseils de sa maman, Jean-Paul fait la grasse matinée. H n’en a pas l’habitude mais il obéit de bon cœur pour ne pas lui faire de peine. Tout à l’heure, on lui a monté un plateau chargé de tartines beurrées. Il se rend compte qu’on s’empresse autour de lui, qu’on est à ses petits soins. H le sent et en éprouve une certaine satis­faction.

— Volontiers, je retournerais voir les trésors de la grotte se dit l’enfant. Il y a de telles merveilles qu’il serait intéressant de poursuivre les recherches, en s’équipant comme il se doit naturellement. Cette fois, j’emporterais trois ou quatre piles de rechange.

Il ne sait pas le cher Jean-Paul que maman disait juste­ment hier soir : « J’espère que la leçon aura servi à notre bout d'homme et que cette équipée lui enlèvera le goût de recommencer ».

11 n’en est rien, au contraire : on aime ce qui coûte cher. Les choses périlleuses ont de l’attrait. Les risques, les dangers attirent irrésistiblement ! C’est même cela qui donne du sel à une telle entreprise. Ah ! comme maman se fait illusion ! Jean-Paul est prêt à repartir, demain s’il le faut.

♦

\* ♦

Maman, papa, grand-père et Francine viennent d’entrer dans la chambre.

* Alors le garçon, ça va ce matin ! dit le vieillard.

Popol répond par un sourire. Chacun prend une chaise aux quatre coins de la pièce et vient s’asseoir au chevet du petit.

* Raconte-nous ton histoire, demande papa.

Jean-Paul fait la moue, car il n’y tient guère. Il redoute pour finir les réprimandes et les exhortations à la sagesse. En vérité, ses parents sont plus curieux que décidés à sermonner.

* Allons, raconte-nous, insiste maman.

Popol doit s’exécuter. Il ne cache rien et parle en détail de sa rencontre avec Etienne, de leurs projets, de leurs préparatifs. Il narre l’aventure, les premiers pas dans la grotte, le mur à escalader, le gouffre, les innombrables beautés qu’il contient... Son vocabulaire est insuffisant pour donner une idée de tout ce qu’il a vu, là-bas sous terre. Les quatre auditeurs ne perdent pas une parole, tant ils sont passionnés par le récit. Leur intérêt encourage Jean-Paul à poursuivre sa narration. C'est la longue attente dans la nuit, l’angoisse, la venue de Fallot qui fait renaître leur espérance... II n’oublie pas de rappeler la curieuse prière d’Etienne, ce qui a pour effet d’amuser follement ses parents. Ni grand-père, ni Francine ne rient : ils demeurent impassibles et paraissent même touchés.

La journée s’écoule dans la quiétude d’une magnifique journée d’août. Jean-Paul s’est levé pour le repas et, l’après-midi, il reste allongé sous les grands tilleuls comme maman l’a ordonné. Tl suit les allées-et-venues de Francine qui est toujours affairée ; elle ne s’arrête pas un seul instant. Chaque fois qu’elle passe, elle regarde le jeune Parisien avec un bon sourire qui signifie : Patiente encore un peu !

Au loin on entend la hache du bûcheron et les heures que le clocher égrène lentement.

— C’est curieux, pense Jean-Paul un peu troublé, papa et maman n’ont pas l’air de prendre au sérieux la prière d’Etienne. Pourtant !

Vers six heures, alors que le soleil descend vers l’hori­zon, Jean-Paul a vu apparaître son cher ami Etienne, iccompagné de Fallot dont il n’avait pas de nouvelles ; il marche allègrement. Les deux enfants ont beaucoup de joie à se revoir. Ils s’embrassent, puis s’entretiennent lon­guement de leur aventure, tandis que la main de Jean-Paul passe et repasse sur l’échine du chien qui, couché en rond, savoure ces caresses.

LES VOLETS BLEUS

La fin du séjour aux Oumbras tire à sa fin. Jean-Paul s’est tellement habitué à la campagne, il s’y trouve si heureux que la pensée du départ le remplit de tristesse. 11 a l’impression que les jours maintenant filent dix fois plus vite. Que ne ferait-il pour ralentir leur fuite ? Hélas ! Bientôt les valises ! Bientôt Paris ! Bientôt la classe ! De telles perspectives jettent une ombre sur la joie des derniers jours.

Insensiblement son cœur s’est attaché à ces vieux murs austères, à ce paysage sauvage mais si lumineux, à ces gens un peu rudes au premier abord... et qui cachent pour­tant, derrière leur rudesse, de grands cœurs. Us sont plus sensibles et plus aimants qu’ils n’en ont l’air. D’ailleurs, il semble au jeune homme que Francine et grand-père Adolphe causent davantage ce qui permet de savoir un peu ce qui bout au fond de leur marmite. Or, ce qui bout dans leur marmite... c’est du bon ! On découvre chez eux, à mesure qu’on les approche, une certaine culture, qui sur­prend lorsqu’on considère dans quel isolement ils ont vécu.

— Grand-père a dû beaucoup lire dans sa jeunesse, suppose papa qui croit trouver là l’explication de ce mystère.

Jean-Paul a définitivement adopté « papé » Adolphe et Francine : il les aime comme oncle et tante. Ils font partie de la famille. Comme il a peu de parents, hormis sa vieille grand’mère qui s’obstine à vivre en Normandie et qu’il ne voit que rarement, le jeune homme se sent un peu seul, c’est pourquoi il est trop heureux d’élargir le cercle de ceux qu’il aime. Etienne lui aussi tient une grande place dans son cœur. Les deux garçons se voient tous les jours, et avec quelle joie ! Le matin, ils courent à travers champs et forêts, et le soir, ils gardent ensemble le petit troupeau de chèvres des Olivettes. Ils sont inséparables, comme les dix doigts de la main. L’aventure de la grotte les a cimen­tés l’un à l’autre pour toujours.

♦ \*

Sept heures ! Assis dans son lit, les bras croisés sur les genoux, Jean-Paul goûte à demi réveillé la fraîcheur du matin. H regarde en direction de la fenêtre, sans penser à rien. La vieille tour est toujours là, éclairée des mille feux du soleil matinal ; au second étage, les volets bleus sont grands ouverts. Soudain Jean-Paul sursaute. Deux nains viennent de saisir les volets qui se rabattent avec racas. H se souvient alors avoir déjà vu ces mains — les mêmes sans doute — quelques semaines auparavant

— Oui, un personnage mystérieux se cache dans la tour. Il faut que je sache, pense-t-il, bien résolu à percer ce mystère. Pour les enfants, les vieilles tours ont toujours des mystères.

Le lendemain à cinq heures et demie, Jean-Paul a déjà les yeux ouverts. Il fait encore sombre et le jour commence juste à poindre. Le petiot saute hors du lit et court à la fenêtre. Les volets bleus sont de nouveaux ouverts. Le locataire de la tour est matinal ! Passerait-il la nuit, là- haut ? L’air est si frais que Jean-Paul grelotte. Il va à sa chaise et enfile un tricot de laine, puis regagne son poste d’observation car... il veut savoir à tout prix !

La vie reprend à la ferme. Les sabots de Francine vont et viennent. La grande pendule frappe ses coups, tandis que le poulailler se réveille au bruit de cocoricos sonores. Quelques petits nuages restent figés à l’horizon.

Le jeune adolescent ne quitte pas la tour des yeux. Peu importe les poules et les allées-et-venus de Francine ! II ne veut pas manquer le moment important qui arrive enfin. Comme la veille, deux mains saisissent les volets qui pivo­tent et viennent brusquement s’appliquer l’un contre l’autre avec fracas. Une fois encore Jean-Paul n’a pu voir l’homme de la tour. Qui donc est ce personnage si matinal? Que fait-il en cet endroit, à des heures si indues ? Jean- Paul ne comprend pas.

H regagne son lit, déçu par son insuccès.

— Je saurai quand même ! se répète-t-il. Je saurai... !

ECHEC

Depuis quelques jours, Jean-Paul observe le même manège, à la même heure. Bien avant que l’aube ne paraisse, les volets de la tour s’ouvrent sans bruit pour se refermer brusquement vers sept heures environ. Le jeune homme est de plus en plus intrigué. Il y a là quelque chose d’insolite ; plus que jamais il en est convaincu. Une consta­tation le frappe aussi : les volets restent hermétiquement clos pendant le jour. Jean-Paul qui ne comprend rien a mûri un plan de campagne. Demain matin, très tôt, il esca­ladera jusqu’en haut l’unique escalier de la maison. Alors il verra bien !

\*

♦ ♦

Bien avant que le coq ne jette l’alarme dans le quartier, Jean-Paul saute hors du lit. Il fait encore très sombre, aussi doit-il mesurer tous ses gestes et veiller à ne pas heurter les chaises particulièrement bruyantes la nuit. Il enfile son pantalon et un tricot, passe ses pantoufles, s’empare de la lampe électrique — celle de papa qu’il n’a pas encore rendue — puis très doucement, retenant son souffle, il ouvre la porte qui grince un peu.

— Bah ! La maison dort solide.

Le garçon occupe la chambre de gauche, au premier étage. De l’autre côté du palier, en face, c’est la porte qui donne chez ses parents. Lentement, à pas feutrés, il gravit une à une les vieilles marches de pierre légèrement usées sur le milieu.

Ah ! Si quelqu’un le surprenait là, en cet instant, comme il serait gêné notre gaillard ! Cette pensée le préoccupe sérieusement : quelle explication donnerait-il ? Heureuse­ment, Jean-Paul a de l’imagination. Il répondrait que, ne pouvant dormir, il rôdait dans la maison pour tuer le temps. Il pourrait aussi passer outre, sans dire un mot, le visage figé comme les noctambules. Mais cette dernière solution est trop scabreuse pour la retenir, de tels procédés lui répugnent. Au fond, pense-t-il, le plus simple sera de dire tout bonnement la vérité.

Au deuxième étage, rien de spécial : une porte à gauche et deux à droite. Jean-Paul ne peut les ouvrir comme ça, à l’aveuglette, il risquerait de tomber sur Francine ou sur Grand-père. Ce serait du propre, alors ! Le petiot réfléchit, observe, braque sa lampe dans toutes les directions et demeure perplexe. Pourtant, c’est bien au deuxième étage, les volets bleus !

— Allons plus haut, nous verrons bien !

Au troisième étage, une seule porte de bois grossier. Jean-Paul devine sans peine que derrière se trouve lé grenier, car la poussière et les toiles d’araignée abondent. Il ouvre sans bruit : Que risque-t-il à glisser un regard sous les toits? Il se trouve dans un immense galetas qui occupe tout le sommet de la maison et qu’éclairent, le jour, de toutes petites lucarnes ovales sans carreaux, ména­gées au ras du sol. H fait froid dans ce grenier. Tout ce qu’on pourrait trouver sur un marché aux puces est là, éparpillé. On monte au grenier les choses inutiles qu’on ne redescendra jamais. La poussière règne partout. Sur le sol, gisent des caisses de toutes dimensions, des vieux

livres ficelés en paquets, des piles de journaux qui s’écrou­lent... Que sais-je ? De quoi passer en cet endroit des heures inoubliables !

Jean-Paul fait quelques pas dans ce musée abandonné, mais il sent le plancher fléchir et craquer sous lui. Atten­tion ! On pourrait l’entendre marcher à l’étage au dessous ; il n’est pas sage d’aller plus loin. Saisi de peur, notre garçon s’arrête, bat prudemment en retraite et referme la porte avec précaution. L’idée qu’on pourrait le trouver là, à quatre heures et demie du matin lui donne le frisson. Il vaut mieux déguerpir au plus vite. Comme pris de panique, il descend quatre à quatre l’escalier et s’engouffre dans sa chambre. Ouf ! Il respire. Là, il est chez lui, c’est son domaine. On ne peut rien lui dire, même à cette heure indue.

Presque machinalement, il est allé à la fenêtre : les volets bleus sont grands ouverts, l’inconnu est à son poste. Décidément, que faire pour savoir ? Il regagne son lit, s’allonge dans les draps de grosse toile, puis, loin de s’endormir, il réfléchit longuement. Faut-il s’adresser à Grand-père ? Il n’en est pas question car Jean-Paul craint un peu ce vieillard si respectable. Quant à Francine, ell ne doit rien savoir ! Il n’y a que sa cuisine et ses poule qui l’intéressent. En définitive, il vaut mieux persévérer. L proverbe a bien raison lorsqu’il affirme que « celui qui cherche trouve » !

Et puis, il y a du plaisir à arriver tout seul !

EURÊKA

C’est la cinquième fois que Jean-Paul gravit le grand escalier. Jusque là, il n’est pas arrivé à découvrir par quelle voie on accède à la tour. Existerait-il un souterrain secret ? Il a bien inspecté les environs, mais sans succès.

Le voilà au deuxième où il s’arrête. H lui semble qu’en cet endroit, il « brûle » parce qu’il est au niveau de la chambre bleue. Devra-t-il redescendre encore sans savoir ?

Jean-Paul colle l’oreille à la première porte de gauche, derrière laquelle il perçoit des pas qui se rapprochent rapidement. U voudrait voir par le trou de la serrure, mais la clé est engagée de l’intérieur. Avant qu’il n’ait pu se dérober ou prendre une attitude plus digne, la porte s’ouvre brusquement. C’est Francine qui apparaît, chargée d’une corbeille de linge.

— C’est moi... bredouille Popol, honteux d’avoir été surpris.

A peine si la jeune fille, toujours pressée, a pris garde au gamin. Sa présence là, devant la porte, ne paraît pas l’étonner. En tous les cas, elle ne laisse rien paraître. Elle esquisse son même sourire et descend gaillardement, comme si elle avait les mains vides.

Cependant, Jean-Paul ne regrette pas cette rencontre humiliante, car il a bien vu, de ses yeux vu avant qu’elle ne ferme, un couloir sombre qui s’enfonce en direction de la tour.

Eurêka ! s’écrie-t-il ! J’ai compris maintenant. Ce cou­loir mène tout droit à la chambre mystérieuse, je peux m’y rendre les yeux fermés. Je gage que la bonne porte est au fond et à droite.

Jean-Paul redescend pleinement satisfait de sa décou­verte. 11 n’en voulait pas davantage aujourd’hui. Avec de la persévérance, on arrive à bout de tout. Sagement, le petit bonhomme est allé s’étendre dans le petit bois de chênes, à cent mètres de la maison. L’atmosphère lui paraît légère en cette belle après-midi d’été. Malgré son désir, il n’arrive pas à s’endormir car il ne peut débarrasser ses pensées de la grande aventure qu’il va vivre cette nuit.

— Demain, foi de Jean-Paul, je saurai bien quel est l’homme qui se cache dans la vieille tour.

Les ténèbres sont encore épaisses. Jean-Paul ne peut fermer l’œil, d’abord parce qu’il craint de s’oublier, et d’autre part la perspective d’une équipée nocturne l’excite eaucoup. Dans le lointain, les heures sonnent lentement, e garçon compte : un, deux, trois.

— C’est bien tôt pour agir ! Tant pis, il vaut mieux être en avance.

Le voilà habillé en un tour de main, des pantoufles aux pieds pour circuler sans bruit dans les couloirs. H ne craint rien cependant car à cette heure, le sommeil est solide. C’est justement le moment où les cambrioleurs opèrent leurs mauvais coups.

Muni de sa lampe électrique, il ouvre la porte de sa chambre avec précaution, puis grimpe au 2° étage, aussi souple qu’un jeune chat. Il faut être doublement prudent maintenant car grand-père et Francine dorment par là, tout près. D’ordinaire, les vieillards ont le sommeil léger.

Jean-Paul a repéré la porte du couloir intérieur qu’ilreconnaît bien. Emu, il pèse sur le loquet, puis la fait pivoter lentement en retenant son souffle. Elle craque un peu, comme toutes les portes, mais pas assez pour alerter



les voisins. Elle craque comme les meubles qui vieillissent. La voilà refermée... tout s’est très bien passé.

Le couloir sent le renfermé. C’est sûrement un lieu peu fréquenté si l’on considère la poussière qui l’habite. H y a deux portes à gauche et deux portes à droite. Jean-Paul s’oriente facilement et comprend que celle du fond est la bonne.

* La voici ! dit-il avec certitude, comme s’il la fran­chissait souvent !

Ce n’est pas sans trembler qu’il tourne la poignée... Si le bonhomme était déjà là ! La porte résiste.

* Zut ! elle est barricadée.

Adieu les secrets ! Jean-Paul est déçu et s’apprête à battre en retraite, comme dans le grenier. Que peut-il faire ? La secouer, la forcer serait le meilleur moyen pour alerter toute la maison. Et puis, Popol n’est pas un cam­brioleur !

Avant de repartir, machinalement, il promène sa lumière sur les murs du couloir blanchis à la chaux.

* Eurêka !

La clé est suspendue à un clou planté assez haut dans le chambranle de la porte.

Il introduit fébrilement la clé, puis fait grincer la serrure. La porte s’ouvre. Une bouffée âcre le saisit, une odeur le vieux papier... Jean-Paul pénètre dans une petite >ièce ronde, qui n’a vraiment rien d’extraordinaire. A gauche, une bibliothèque rustique est encombrée de vieux livres, à peine rangés. A droite, une cheminée ancienne cachée par un rideau jauni. Une table au centre, une unique chaise... et c’est tout ! Sur la table un gros livre ouvert que Jean-Paul n’a même pas remarqué.

— Mais alors, que fait-on ici, tous les matins ? se demande Popol visiblement déçu.

Cependant, le garçon estime qu’il ne faut pas aban­donner la partie parce qu’il y a tout de même quelque chose d’insolite dans cette chambre. Le mieux, c’est de se cacher et d’attendre. Il sera si facile de se glisser derrière le rideau et de se blottir au fond de la cheminée. Les toiles d’araignée couvertes de poussière sont rassurantes car elles prouvent au moins que la cachette n’est pas souvent fouillée.

— Reste la question de la porte. Si je laisse la clé dans la serrure, je vais éveiller des soupçons et rendre le mysté­rieux personnage plus méfiant encore. Bah ! s’exlame-t-il, je vais tout simplement suspendre la clé à sa place. Notre bonhomme croira avoir oublié de la tourner dans la serrure ; ce sont des choses qui arrivent !

Ainsi fait Jean-Paul. Délicatement il soulève le rideau jauni, imprégné de l’odeur de papier qui flotte dans la pièce, et il s’installe de son mieux dans la cheminée noire de suie. Mais qu’importent la suie et la poussière, il faut être prêt à tout pour réussir ! Il s’agit maintenant d’attendre et... d’être prudent.

**—; —,**

DÉCOUVERT

Jean-Paul sursaute... Des gongs qui grincent... des pas lents dans le couloir qui se rapprochent... un bruit de clé dans la serrure... des efforts pour la faire tourner... des hésitations... enfin la porte qui s’ouvre. Dans sa cachette inconfortable, notre guetteur respire à peine, le cœur affolé.

* Qui est-ce ?

Dans l’obscurité de la pièce, quelqu’un, à tâtons, sans heurter la chaise ou la table, se dirige à petits pas vers la fenêtre et ouvre brusquement les volets qui vont claquer contre la muraille.

* Qui est-ce donc ?

Jean-Paul est pressé de savoir. Il écarte légèrement le rideau en prenant grand soin de ne pas le mettre en branle et glisse un œil curieux vers la fenêtre. Surprise ! Le per­sonnage mystérieux n’est autre que grand-père. — Ça, alors ! — Les bras lui en tombent car il ne s’attendait pas à cette découverte. Valait-il la peine de passer des nuits à rôder dans la maison, à se geler même, pour en arriver- là ? Une fois de plus notre bonhomme est déçu.

Cependant, il reste un point à élucider ; Jean-Paul brûle de savoir ce que vient faire ici le vieillard assidûment tous les matins à des heures pareilles. D’ordinaire, la première occupation d’un paysan lorsqu’il se lève, est de sortir pour regarder le temps qu’il fait et voir si tout est normal à l’écurie.

Grand-père revient s’asseoir sur l’unique chaise de la chambre, devant la table sur laquelle est posé le grand livre ouvert. D'abord, le vieillard marmonne quelques mots inintelligibles, les yeux dirigés en haut. Il est vrai, pense Jean-Paul, que les vieux parlent tout seuls. C’est une chose qu’on leur pardonne volontiers car on ne sait pas ce qu’on fera à leur âge.

Ensuite le père Adolphe se plonge dans la lecture du gros livre et semble absorbé au plus haut point. Ce doit être extraordinairement passionnant pour que cet homme quitte exprès son lit à pareille heure tous les jours de l’année. Par moment, il s’arrête, lève la tête, les yeux fermés, les lèvres animées. Il murmure quelque chose entre deux soupirs, puis reprend sa lecture.

— Comme c’est curieux !

Jean-Paul ne regrette plus sa peine ; il l’a oubliée en regardant ce beau vieillard imberbe qu’il n’avait jamais autant contemplé. Son visage est si limpide, si paisible, si profond !

— Mais au monde, que fait-il ?

La lecture se poursuit longtemps. Popol s’impatiente un peu, car il ressent quelques courbatures. Soudain, grand- père se lève. Il traîne la chaise quelques pas plus loin, sans prendre garde au bruit que la muraille épaisse englou­tit aussitôt. Jean-Paul est stupéfait. Le vieillard est à genoux, les mains jointes sur la chaise. Il parle à voix basse, avec expression comme s'il s’adressait à quelqu’un.

Le jeune garçon a compris que « papé » Adolphe est en prière ; c’est un croyant fidèle qui vient tous les matins rencontrer son Dieu qu’il aime. Ceci explique pourquoi cet homme ne s’est pas moqué lorsque Jean-Paul a raconté la prière d’Etienne.

— Certainement, Dieu existe puisque ce vieillard l’invo­que aussi avec tant de ferveur.

Ah ! comme il voudrait parler comme eux au Créateur, lui dire tout ce qui agite son cœur, toute sa joie, ses besoins, ses sottises mêmes, mais il ne sait pas s’y prendre ; on ne le lui a jamais appris. Et puis, Dieu l’écouterait-il.



lui qui est toujours resté en marge des choses de la « religion » ?

Le vieillard prie longtemps, longtemps. Par moment, il élève la voix ; alors Jean-Paul saisit quelques mots, sans suite : Jésus... ta gloire... pardon... toujours accompagnés d'impressionnants soupirs On dirait qu’il lutte maintenant, qu’il est en pleine bataille. Son visage s’anime, se crispe, se durcit même... pour se détendre ensuite, illuminé. Une atmosphère de paix qui a quelque chose de céleste, règne dans cette petite chambre devenue si belle depuis que grand-père est là. Jean-Paul ne voit plus la poussière. S’il la voyait, il la prendrait pour du velours ou du cristal. Son cœur est ému et il pense à ce Dieu qu’il voudrait tant connaître et aimer.

Ah ! pourquoi maman et papa ne m’ont jamais parlé de Lui ? Us ne croient pas eux ! Cette pensée l’attriste et le bouleverse. Il en souffre profondément.

Grand-père est plus calme, plus détendu maintenant. La joie illumine son beau visage. H se lève avec peine, puis reste un instant debout, immobile perdu dans quelque méditation. Volontiers, Jean-Paul sortirait de sa cachette pour lui parler de ces choses qu’Etienne regrettait d’avoir tant négligées.

Le vieillard, avec une dignité de patriarche, va à la fenêtre qu’il referme bruyamment. La pièce est brusque­ment plongée dans la nuit. Sans heurter quoi que ce soit, il avance à petits pas vers la porte et sort.

♦

\* \*

Malheur ! Jean-Paul vient d’entendre la clé tourner dans la serrure. Le voilà pris comme une souris. Quelques secondes suffisent pour que notre garçon réalise qu’il est prisonnier dans la tour. Maintenant, il ne pourra sortir sans ameuter tout le monde, y compris papa et maman.

— C’est du beau !

Jean-Paul est sorti d’un bond de sa cachette, sans ména­gement pour le rideau qui se déchire. On dirait un diablotin qui sort de sa boîte !

— Hé, grand-père... ne fermez pas ! Je suis dedans. Jean-Paul accompagne ses appels de coups de poings dans la porte.

* Qui est là, demande le vieillard de sa voix chevro­tante ?
* Popol... Popol !

La clé est de nouveau introduite dans la serrure et la porte pivote une fois encore. Le garçon aperçoit dans la pénombre la noire silhouette du grand-père Adolphe.

* Popol ?
* Oui ! Pardonnez-moi...!
* Mais que fais-tu là, à cette heure ?

Penaud, Jean-Paul raconte en quelques mots son aven­ture. Que va-t-il lui arriver maintenant ? II n’a jamais entendu gronder grand-père, ce doit être terrible car la colère des patients est toujours à redouter. Quand elle éclate, c’est le tonnerre. Tête basse, l’enfant attend, angoissé.

Le vieux paysan toussote, mais ne dit pas un mot. Lentement, il retourne ouvrir la fenêtre tandis que Jean- Paul immobile, le suit des yeux, visiblement inquiet. Que va-t-il faire ? Son silence n’est pas rassurant.

* Je vais sans doute payer cher ma curiosité ; papa et maman seront certainement mis au courant.

Grand-père s’approche du garçon tout tremblant et le regarde avec affection, puis lui demande :

* As-tu compris ce que je faisais ?
* Oui, grand-père ! Vous étiez en prière, mais croyez que je n’ai pas entendu le moindre mot de ce que vous disiez, je vous le promets. Oh ! pardonnez-moi, supplie- t-il en sanglotant !

Le vieillard est touché, ému jusqu’aux larmes.

* Tu sais, Popol, j’ai longtemps prié pour toi ce matin.
* Pour moi !
* Oui, pour toi, pour que tu connaisses Jésus !

Jésus ! Jean-Paul n’en a que très vaguement entendu parler. Il sait qui est Dieu, mais Jésus ?

* Ecoute poursuit le vieillard en lui tendant un opuscule qu’il vient de prendre sur une étagère, tu liras ceci et tu sauras qui est Jésus. C’est l’Evangile de Jean qui raconte Sa vie en détail.
* Oh ! Merci, grand-père ! Je vous promets de le lire sans tarder. Si vous saviez le plaisir que vous me faites !
* Quand tu auras terminé cette lecture, tu viendras vers moi et nous causerons de ces choses. En attendant, je continuerai à prier pour toi.

Jean-Paul est profondément touché par la bonté de cet homme. Ce qui l’étonne, c’est qu’il n’a pas paru un seul instant attristé ou irrité par cette vilaine farce. Au contraire, cette rencontre matinale avait l’air de le réjouir.

Le jeune adolescent a glissé la brochure dans sa poche, et quelques instants plus tard, sans bruit à cause de l’heure matinale, il descend l’escalier en compagnie de Grand- père. Arrivé au premier étage, il se faufile dans sa chambre et regagne son lit. Non pour dormir car Jean-Paul n’en a pas le désir, mais pour lire le fameux Evangile.

— Quel beau livre, murmure-t-il après l’avoir parcouru d’une seule traite ! Quelle belle histoire !

UN MERVEILLEUX RÉCIT

Grand-père et Jean-Paul sont devenus inséparables depuis leur curieuse rencontre. On les voit souvent ensem­ble, assis sous le grand chêne à quelques pas de la maison, ou dégringolant le sentier, absorbés dans une longue conversation. Jamais le jeune garçon n’avait autant parlé à cet homme si peu loquace d’ordinaire ; jamais aussi il n’avait tant regardé son beau visage vieilli par le temps et les rudes travaux.

* Grand-père il y a une chose que je n’ai jamais comprise !
* Laquelle ?
* Pourquoi avez-vous prié pour moi, l’autre jour ?

Le vieux fermier baisse le visage et semble réfléchir un instant : il n’a pas l’habitude de parler à la légère.

Oh ! Je veux bien te le dire, ce n’est pas un secret. J’ai prié pour toi parce que tu vis loin de Dieu et de Jésus.

* C’est bien vrai ! Je voudrais tant prier le Seigneur comme vous le faites.
* H s’agit plus que de cela. Lorsque j’étais tout jeune encore, j’avais comme toi le désir au fond du cœur de connaître et d’aimer Dieu. Je voulais être son enfant, sa brebis qu’il conduit et protège. Pourtant, il me semblait que cela était impossible car j’étais un si mauvais garçon ! Lorsque je faisais le bilan de ma journée, le soir, j’étais désespéré : il n’y avait rien de bon. Et puis, je savais si peu de choses sur Dieu, sur sa Parole dont j'entendais souvent parler. Alors, j'avais peur, peur du Créateur, peur de le rencontrer un jour, peur de mourir. Tu sais, Jean- Paul, qu’un jour nous devrons comparaître devant Lui ?
* Oui ! Etienne me l’a dit.
* J’avais affreusement peur ! Je répétais souvent : « Seigneur, aie pitié ! Seigneur, aie pitié ! ». Je n’étais pas rassuré. Comment être sûr que Dieu me ferait miséricorde? N’étais-je pas une quantité négligeable à ses yeux, un être bien repoussant ? Longtemps, je demeurai dans cette angoissante incertitude. Je n’avais plus de joie, je n’aurais jamais voulu exister ; j’étais profondément malheureux. Un jour ma mère s’aperçut de mon trouble et me demanda avec insistance ce que j’avais. Elle le savait bien ! D’abord je refusai de lui ouvrir mon cœur, mais par son affection et son insistance, elle triompha de ma sotte résistance. Je lui expliquai tout : mon désarroi, mes craintes, mon ardent iésir de pardon et de paix. Alors, comme une mère chré- ienne sait le faire, elle m’expliqua pourquoi Jésus avait

quitté son beau ciel pour souffrir sur la croix.

Jean-Paul ne perd pas un mot de ce récit que Grand- père semble revivre avec tant d’émotion. « C’est mon histoire, je m’y retrouve ! », pense-t-il. Malheureux, il l’était bien souvent depuis la prière d’Etienne.

— Jésus, continue le vieillard, a fait quelque chose d’extraordinaire pour toi, mon enfant. H a accepté la mort terrible pour que tu échappes à la colère de Dieu et connaisses toute la joie de sa présence et de sa paix. Et ma chère maman me raconta l’histoire de ce noble romain, condamné à mort pour ses nombreux crimes. Sa cause était perdue, il allait être châtié. Heureusement, il avait comme avocat son frère, un valeureux soldat qui s’était illustré sur les champs de bataille et qui, de plus, avait perdu ses deux bras en combattant pour sa patrie. Il montra aux juges ses deux moignons qui rappelaient ses exploits et leur dit : « Il est vrai que mon frère est coupable et mérite la mort. Cependant, ayez pitié de lui au nom de ce que j’ai sacrifié pour mon pays ». Touchés par ce plaidoyer, les juges cédèrent à ses prières et pardonnèrent le coupable qui fut relâché. Oui, Jean-Paul, il faut nous en convaincre, nous méritons la colère de Dieu et rien d’autre. Mais Jésus son Fils est l’avocat qui demande notre salut au nom de son sacrifice, au nom de la vie qu’il a donnée sur le Calvaire. As-tu compris combien est grand le Sauveur que nous avons ?

Les deux amis restent longtemps silencieux. Ils n’éprou­vent plus le besoin de parler.

DÉPART

Le séjour aux « Oumbras » s’achève par une belle journée de septembre. Dans quelques heures, ce sera le départ. Chacun s’affaire, excepté Jean-Paul qui, n’ayant aucune responsabilité, rôde autour de la maison comme une âme en peine. II est triste de quitter ces lieux qui lui sont devenus chers.

Papa et maman bouclent les valises bourrées juqu’à la gorge. Il est de coutume d’introduire dans ces précieux « contenants » au moins le double de ce qu’on peut raison­nablement y fourrer. Pas de pitié pour eux ! S’il le faut, et pour leur faire entendre raison, on posera les deux genoux sur le couvercle, en réclamant du renfort si ces mesures coercitives n’aboutissent pas. Donc, on chargera bientôt la voiture et on gagnera à vive allure les grandes routes qui filent sur Paris. Jean-Paul contemple, du haut de son rocher, le paysage qui lui est devenu si familier. Tout lui parle maintenant. Dans le lointain, à gauche, c’est la montagne chargée de chênes qui a failli l’engloutir. En face, la colline en escalier où croissent la vigne et l’olivier. En bas, le maigre ruisseau qui cache son eau de cristal sous un léger rideau de noisetiers. Là-bas, les Olivettes. U pense à son ami Etienne qu’il est allé saluer hier soir. Les enfants ont promis d’échanger des lettres, puis se sont embrassés simplement comme deux jeunes frères qui se quittent pour une année. A cent mètres, « les Oumbras », avec sa vieille tour ronde, ses volets bleus, sa grande cheminée qui fume encore, ses deux tilleuls bi-cen- tenaires. Chaque chose a son langage, chaque lieu et chaque objet rappellent un souvenir, et Jean-Paul en a le cœur serré.

* Il faut quitter tout cela ! soupire-t-il.

Le moment de la séparation est venu. L’auto est main­tenant lourdement chargée. A côté des valises gonflées, il y a de multiples provisions, des pots de pâté, un cageot de raisins dorés, des légumes... que sais-je ! Autant de témoignages de la générosité de ces deux paysans.

* Nous avons été heureux, ici à la ferme, déclare papa satisfait.
* Nous reviendrons, proclame maman.
* Oui, nous reviendrons, ajoute le fils approbateur. Nous reviendrons.

On se serre la main avec effusion. Maman embrasse Francine qui essuie quelques larmes. Grand-père, très ému, se penche vers Jean-Paul et le baise au front affectueuse­ment, tandis que le jeune garçon, touché par ce geste, pleure en silence, le mouchoir sur les yeux.

Au revoir ! C’est le cri de chacun.

Quelques instants plus tard, la voiture lance deux ou trois pétarades puis démarre sous les yeux émus des deux campagnards. Maman et Jean-Paul sortent les bras et agitent leur mouchoir.

A cause du mauvais état de la route et de la pente, l’auto avance lentement — ou pourrait dire prudemment — pour s’enfoncer dans la vallée. Comme au premier jour, le vieillard la suit longuement des yeux, tandis qu’en son cœur il fait monter une prière à Dieu pour qu’H garde « le départ et l’arrivée » des voyageurs.

Dans la voiture, Jean-Paul regarde une dernière fois le pays qu'il laisse. La ferme est maintenant tout là-haut, avec sa tour pointue qui pourfend le ciel bleu, Là-bas, les Olivettes se perdent dans le lointain.

La voiture roule maintenant sur la route nationale et augmente son allure. Pendant des heures, bien longues pour Jean-Paul qui doit demeurer immobile et se laisser bercer par le ronronnement invariable du moteur, l’auto avale un large ruban de goudron sans fin. A droite et à gauche, les villages, les arbres, les montagnes, les hommes et les choses participent à deux gigantesques rotations. La traversée des agglomérations rompt un peu la monotonie de cet interminable voyage.

Jean-Paul ne regarde plus ; ses yeux sont fatigués de voir glisser le paysage. Il pense à Grand-père, aux belles choses qu’il lui a dites. Il évoque les heures terribles vécues sous terre. Il revoit Francine distribuant le grain à la basse-cour affamée. Son cœur est resté accroché à ce petit coin de sol qu’il n’oubliera pas de si tôt

— Je voudrais y passer ma vie là-haut, dit-il sans réflé­chir à l’existence âpre des campagnards, existence qui pourrait le faire changer de ton s’il y goûtait jusqu’au bout.

TERRIBLE NOUVELLE

Octobre est là, avec sa bruine et son ciel gris. Jean-Paul revient de l’école, déambulant rapidement dans les rues encombrées qu’il connaît bien. Les gens circulent, toujours pressés, l’air triste. Le jeune écolier se sent seul au milieu de ce tintamarre, aussi ses pensées s'envolent-elles souvent vers les Oumbras qu’il n’a pas oubliés, et dont il regrette la quiétude.

Le voilà devant sa maison. Machinalement, il franchit la porte d’entrée, gravit le petit escalier en colimaçon qui grimpe dur, puis arrive aux deuxième étage où il habite. Maman lui ouvre la porte et l’accueille avec un large sourire.

Tiens dit-elle, en rentrant du bureau j’ai trouvé une lettre qui te fera plaisir. Elle vient des Oumbras.

Jean-Paul frappe des mains.

* Ouvre vite !

Maman déchire l’enveloppe.

* C’est Francine qui écrit une longue lettre de quatre pages.
* La première qu’on reçoit depuis notre départ.

Maman d’abord la parcourt en silence, tandis que son garçon l’observe avec impatience. Soudain, le visage de maman s’assombrit.

* Le pauvre ! s’exclame-t-elle.
* Pourquoi dis-tu, le pauvre ? questionne Jean-Paul inquiet.
* C’est une mauvaise nouvelle ! Francine m’apprend que Grand-père est décédé vendredi matin. On l’a trouvé inanimé, dans la chambre de la tour. La mort l’a surpris alors qu’il lisait sa Bible... Une fin si brusque a dû désemparer cette pauvre petite !

Jean-Paul ne peut supporter un coup pareil. Ce grand- père c’était son meilleur ami ! Quelle affreuse nouvelle ! Il éclate en sanglots, court dans sa chambre et s’affale sur son lit. C’est trop fort pour lui.

* Grand-père est mort ! Grand-père est mort ! répète- t-il. Je ne le reverrai plus.

Cette idée le bouleverse ; toute la journée il demeure inconsolable.

♦

Le mois d’octobre fut un mois bien triste pour le jeune garçon. On le voyait tous les jours aller en classe songeur, l’air sombre. Les jeux ne l’attiraient pas ; il fuyait ses camarades pour rester seul, plongé dans de noires pensées. Le maître, pendant les cours, le prenait souvent en défaut : « Jean-Paul, vous êtes ailleurs » disait-il. Maman s’inquié­tait aussi car son bout d’homme n’avait pas d'appétit, pas de joie de vivre.

En effet, Jean-Paul pensait à grand-père. Il le revoyait en prière dans sa chambre haute ou sous le grand chêne, expliquant les choses de la Bible. Il avait tant appris à son contact ! Ah ! comme il aurait voulu en savoir davan­tage, partager aussi la paix dont il avait le secret. Il se réjouissait de retourner aux Oumbras justement pour s’entretenir avec lui. Hélas ! c’était fini, bien fini cela ! Personne ne pourrait comme lui s’approcher de son jeune ami pour lui parler de Jésus. Etienne était trop ignorant, il n’avait pas d’expérience.

Souvent, seul dans sa petite chambre pas plus grande qu’un réduit, Popol pleurait longtemps en songeant au vieillard qu’il ne reverrait plus.

DERNIER MESSAGE

Jean-Paul et ses parents viennent d’arriver aux Oumbras. Quoique seule, Francine a accepté de les héberger pour le mois d’août. D’abord, elle avait dit non à leur demande, puis, à cause de leur insistance, elle avait répondu affir­mativement à la grande joie du petit.

Francine est vêtue de noir et semble avoir vieilli d’au moins dix ans. Elle a perdu son sourire et demeure d’une gravité qui désempare Popol. Que la ferme lui paraît vide et triste depuis que grand-père n’est plus là !

Jean-Paul inspecte les lieux qu’il n’a pas revus depuis un an. Il fait d’abord le tour de la maison : rien n’a changé depuis son départ. La grande roue est toujours derrière la ferme, le pigeonnier au sommet de la tour et les mêmes fleurs devant la porte. A cent mètres, le grand chêne. Plus loin, le rocher qui domine la vallée. A gauche, le sentier qui descend et conduit aux Olivettes. H a déjà rencontré son ami Etienne qui n’est plus un gamin maintenant. Il est occupé à la ferme et travaille du matin au soir, aussi Jean-Paul ne le voit-il guère.

En levant les yeux, le jeune Parisien vient d’apercevoir les volets bleus de la tour. Son cœur se serre à la pensée qu’ils ne s’ouvriront plus.

— Je voudrais bien monter là-haut ! se dit-il. Il faut que je demande à Francine la permission d’y aller.

Justement, très occupée, la jeune fille traverse la cour.

* Dites, Francine, me permettriez-vous d’aller dans la chambre bleue de la tour ?
* La chambre bleue ! Que veux-tu dire ?
* Oui, celle qui a les volets bleus, celle où grand-père se rendait tous les matins. Je voudrais tellement la revoir et me pencher sur la grosse Bible.

Francine n’y voit pas d’inconvénient. Certes c’est un lieu sacré pour elle, mais Jean-Paul peut le fouler car c’était un grand ami du cher disparu.

Le gamin ne se le fait pas dire deux fois. II grimpe quatre à quatre l’escalier central, s’engouffre dans le couloir sombre du deuxième étage et arrive tout essoufflé devant la porte qu’il connaît bien. La clé est là, suspendue au même clou. Il ouvre, entre et pousse les volets. Tout est en place, comme la première fois qu’il y vînt. Rien n’a changé ! Ce spectacle bouleverse Jean-Paul qui évoque sa première rencontre avec le vieillard, là dans cette chambre haute. Les larmes ne tardent pas à jaillir.

La Bible est sur la table, couverte de poussière. C’est une vieille Bible jaunie, à la couverture épaisse et au papier grossier. Elle doit être centenaire ! Il la feuillette ne sachant trop où lire : il retrouve l’Evangile de Jear qu’il a lu et relu. Un beau verset, souligné de rouge, tomtx sous ses yeux :

*« Car Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse point mais qu’il ait la vie éternelle. »*

Quelques pages plus loin, il découvre une enveloppe non cachetée, écrite de la main de grand-père. Machina­lement, Jean-Paul en lit l’adresse. H sursaute et pâlit :

— Tiens ! Une lettre pour moi : Jean-Paul Carlos. Que c’est curieux ! Alors je peux l’ouvrir.

Sur une grande feuille couverte d’une écriture large mais malhabile, il lit ces mots :

*Cher Jean-Paul,*

*Je t’écris parce que je sens la fin de mes jours approcher...*

Certainement, grand-père est mort avant de pouvoir m’adresser cette lettre, pense le garçon qui poursuit sa lecture.

*...et c’est pour cela que je t’écris ces lignes. Je voudrais te dire que j’ai prié tous les jours pour ton salut. Je t’ai parlé — t’en souviens-tu ? — du Sauveur. Oh ! deviens la brebis du Bon Berger. Viens à lui et il te prendra. Combien je désire que tu viennes me rejoindre au ciel...*

La lettre s’arrête là et paraît inachevée. La dernière phrase surtout arrache un sanglot à Jean-Paul qui se souvient, comme si c’était hier, des exhortations du vieillard.

— Oh oui ! Je veux le rejoindre au ciel, mais comment faire ?

Evoquant sa première rencontre dans la tour, le jeune adolescent se met à genoux, les mains jointes sur la chaise — comme faisait grand-père Adolphe — puis ferme les yeux. Tremblant, ému jusqu’aux larmes, maladroitement il balbutie :

* Seigneur, viens à mon secours. Je veux aller rejoindre grand-père dans ton beau ciel. Je veux être toujours avec toi.

Il pleure abondamment, répétant par moments : Aie pitié ! Prends-moi.

Alors, comme le père de l’enfant prodigue accueillant son fils indigne, le Père céleste ouvre tout grand Ses bras à Jean-Paul qui, le cœur rempli de la joie d’En-Haut, s’écrie :

* Mon Dieu... Merci !

*Troisième édition : 10e à 15e mille.*

*Couverture : J. Richard.*

*Illustrations de D. Olivia Ribeiro.*

*Imprimé en France par les Imprimeries Réunies, 26-Valence. Dépôt légal : 4e trimestre 1967.*

**LA LIGUE POUR LA LECTURE**

**DE LA BIBLE**

est un mouvement international et inter­ecclésiastique. Son but est d'encourager la lecture journalière et systématique de la Bible. Par ses publications, elle cherche à stimuler une foi vivante et personnelle en Jésus-Christ.

Ses quatre périodiques avec notes bibli­ques quotidiennes sont destinés à faci­liter la lecture personnelle de la Bible et le culte de famille :

1. Le Lecteur de la Bible pour adultes.
2. Le Jeune Lecteur de la Bible pour adolescents.
3. Le Lecteur de la Bible Junior pour enfants.
4. Mes premiers pas avec la Bible pour enfants débutants.

de Patricia St. JOHN

Ce récit charmant, dont les descriptions font aimer la nature, et qui dénote une fine psy­chologie et une compréhension profonde des besoins spirituels de l'enfant, a reçu — sous le titre anglais de « The Tanglewoods'Secret » — le premier prix d'un concours de littérature lancé par la Ligue internationale pour la lecture de la Bible.

Traduit en un style simple et enjoué, « Le Secret de la Clairière » a passionné les enfants de langue française.

de Patricia St. JOHN

Connaissant l'accueil enthousiaste réservé par le public aux ouvrages de Patricia M. St. John, la Ligue pour la lecture de la Bible se fait une joie de présenter cette troisième édition de « Qui donc a frappé ? » Le récit se déroule en Suisse, dans les montagnes. Tout ce qui se rapporte à la vie d'Annette, Lucien et Dani ne manquera pas de captiver le lecteur, et le message simple et profond de ces pages continuera, nous l'espérons, à toucher à salut petits et grands.

de J. C. GRUND

Dans le sillage de la révolution hongroise un jeune orphelin russe, un Besprisornyi, est jeté dans un camp de personnes déplacées. Lui qui a vécu jusqu'alors comme une bête de p'oie y reçoit pour la première fois des témoignages d'intérêt humain et d'amour du prochain ins­piré par le Christ. L'histoire nous raconte un lent cheminement vers l'espoir.